

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le bourgeois gentilhomme
Philippe II et ses calomnieux
Le problème de la couverture
L'optimisme médical
Le rayon de ténèbres
La morale et les romans de François Mauriac
Dissertation sur l'amour des bêtes
Sur le bilinguisme

René Benjamin
Vicomte Charles Terlinden
Comte Louis de Lichtervelde
Docteur Peeters
G.-K. Chesterton
Paul Halflants
Paul Cazin
Comte Gonzague de Reynold

Les idées et les faits : Chronique des idées : Prenez Mauburnus, Mgr J. Schyrgens. — Allemagne.

La Semaine

♦ Le renouvellement de l'année porte tout naturellement à méditer sur la fuite du temps. Le temps! cette mesure que l'intelligence humaine applique à la durée du monde et de la création. Jusqu'au dernier jour, jusqu'au moment où tout sera fixé à jamais dans sa destinée éternelle, le mouvement des êtres continuera, mesuré par cette toise que l'homme a imaginée pour sa commodité : les années. On se les figure aisément comme des entités, alors qu'elles ne sont que les points de repère mis par l'intelligence dans un mouvement continu.

Qu'importe d'ailleurs si l'imagination nous égare et si les mots abusent, pourvu qu'on se souvienne de l'importance du temps! La mesure du mouvement qui emporte tout l'univers créé n'est pas seulement utile, elle peut et elle doit être salutaire au chrétien. S'il convient de penser chaque jour à l'unique nécessaire : faire son devoir par amour de Dieu et de son Christ Jésus, le premier janvier, c'est-à-dire le début d'une nouvelle unité de mesure, vient rappeler à notre faiblesse et à notre négligence — plus efficacement que la fin du jour, ou de la semaine, ou du mois — l'instabilité de notre condition terrestre et l'urgente nécessité de bien employer notre vie d'ici-bas.

A tous nos amis, à nos abonnés, à nos lecteurs, nous souhaitons une bonne, heureuse et sainte année 1928. Bonne, c'est-à-dire heureuse, puisque la finalité de l'homme est le bonheur; heureuse, c'est-à-dire sainte, car, créé pour le ciel, l'homme ne peut être vraiment heureux, même sur la terre, que « dans la paix du Seigneur » et cela dans la mesure même où, répondant à l'appel divin, il se sanctifie. Il n'y a qu'une tristesse, disait Léon Bloy, c'est de n'être pas des saints...

Que sera l'année nouvelle? Dieu seul le sait!

Sommes-nous plus près de la paix qu'au 1^{er} janvier 1927? Qui oserait l'affirmer?

On palabre toujours, on discute désarmement et sécurité, mais 1927 n'en fut pas moins rempli du bruit des armes : on se bat en Chine, les Soviets s'arment jusqu'aux dents, les Etats-Unis visent à être la première puissance maritime du globe, l'Allemagne dépense pour sa Reichswehr (100,000 hommes!) plus qu'elle ne dépensait en 1914 pour son immense armée...

Et janvier 1928 trouve notre chère Belgique, dix ans après la Victoire, devant l'urgent et grave problème de la défense nationale.

Malgré tout, nous voulons croire que l'Europe a progressé,

pendant l'année qui vient de finir, sur le chemin de la pacification des esprits, de la concorde et de la paix. Mais elle est loin du but encore et l'horizon reste bien noir.

Elle porte, accrochée à ses flancs, une bête hideuse à laquelle elle ne peut se résoudre à torde le cou et qui pourrait bien finir par lui faire une blessure mortelle. Plus que jamais les Soviets rêvent d'empoisonner le monde.

D'autre part, tout le long de la frontière orientale de l'Europe les traités de paix ont déposé des bombes à retardement qui risquent d'éclater à l'improviste. Néanmoins les conséquences de la grande tuerie sont telles qu'il faut espérer que les peuples courbés sous les privations et les impôts mettront tout en œuvre pour régler par les voies pacifiques les différends qui les séparent. Et il faut bien répéter en janvier 1928 comme en janvier 1927 que pour beaucoup, si pas pour le tout, la paix européenne dépendra de ce que voudra l'Allemagne.

Il y a exactement un an, le professeur Foerster demandait avec éclat à ses compatriotes : Quo Vadis, Germania? L'année qui vient de s'écouler n'a pas apporté de réponse précise à cette angoissante question... Serons-nous fixés en 1928?

L'année nouvelle débute par des négociations franco-américaines au sujet d'un pacte général mettant la guerre hors la loi. Espérons!...

Si l'Europe porte au flanc le chancre bolchévique, ailleurs se développe l'expérience dont un ministre anglais disait en janvier dernier : « Votre mouvement rend service au monde entier. » Le coup de théâtre de la stabilisation de la lire au taux que l'on sait — quelle différence avec notre pauvre franc, et la ruine de l'épargne belge! — apporte une preuve nouvelle de l'excellence d'un régime antidémocratique.

Puissent les élections françaises ne pas fournir une démonstration de plus de la nocivité du suffrage universel pur et simple inorganisé!

Et le vrai chrétien, celui qui sait, non seulement que les vaines agitations des humains n'empêchent pas la réalisation des vœux de Dieu sur le monde, mais qu'au contraire tout concourt au salut des élus, le vrai chrétien fait son devoir et prie. La prière est toute puissante. Prions pour qu'en 1928 la miséricorde divine inonde le monde de sa grâce, et qu'en cette année nouvelle Jésus-Christ soit mieux connu et davantage aimé sur toute la surface de la terre. Le vrai progrès est là, et il n'est que là...

Le bourgeois gentilhomme⁽¹⁾

Mesdames, messieurs, pour un jardinier, c'est son jardin qui est la France d'abord; pour un prêtre de village, c'est son clocher; pour moi, c'est Molière dont le rythme de cœur vaut toutes les ondes des meilleures cloches passant sur le plus ravissant des jardins.

Molière, Molière, dira-t-on, mais il est au sommet de la littérature dramatique avec *Le Misanthrope*! Que n'avez-vous pris son *Misanthrope*? Je connais l'ivresse de ce chef-d'œuvre qui est celle, en effet, que l'on ressent quand, après une longue ascension, on subit la gravité des sommets; mais vous savez que sur les hauteurs courent certaines ondes glacées qui vous décident à redescendre. Et je me demande si on peut constamment vivre avec Alceste, tandis que dans *Le Bourgeois Gentilhomme*, j'en suis sûr, j'ai toujours senti la tiède et vibrante palpitation de la vie humaine, en sorte que cette pièce peut m'être un divertissement pour tous les jours de ma vie.

Chef-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre, par quel miracle est-il né?... Puisque j'énonce d'abord que c'est un miracle, ma question peut paraître absurde; mais ce n'est pas lui-même que je veux éclaircir, ce sont les conditions dans lesquelles il est arrivé. Molière a fait *Le Bourgeois*. A quelle heure de sa vie, et pourquoi l'a-t-il fait?

* * *

Mesdames, messieurs, il eut un grand collaborateur dont le nom n'est pas marqué sur le titre de l'ouvrage, et qui s'appelle Louis XIV.

Un jour du mois d'août 1670, il faisait très chaud et le roi était gai. Il y avait dans la chambre du roi un certain chevalier d'Arviex qui avait été longtemps en mission à Constantinople. Cet homme égayait le roi, par ce jour de chaleur, en lui contant les mœurs des Turcs! Mme de Montespan était là et riait très fort et Monsieur, engagé par le rire de Mme de Montespan, riait encore plus qu'elle. Il est vrai qu'on était préparé, à la cour, à rire des Turcs. L'année d'avant, en novembre 1669, il était venu un diplomate turc qui s'appelait Soliman Muta Faraca. Il était venu en audience, avait été reçu par le Grand Roi, qui s'était donné la peine, ce jour-là, de mettre un habit couvert des plus belles et des plus brillantes pierreries, et ce Turc, au sortir de Versailles, comme on lui disait: « Sa Majesté, vous a-t-elle impressionné? Avez-vous vu ses diamants? » montra son cheval, qui était turc comme lui, et dit...

— Cette bête en a plus que le roi de France!

Le mot avait fort égayé Louis XIV et toute la cour. On était prêt à avoir une farce sur les Turcs, et, comme le chevalier d'Arviex racontait au roi les mœurs de la Porte, le roi dit:

— On devrait bien demander à Molière une comédie avec un ballet agréable sur eux.

Il ajouta:

— Je lui ferai dire un mot par Colbert.

Colbert n'aimait pas parler parce qu'il travaillait. Il travaillait seize heures par jour. Il trouva cependant une minute pour commander la pièce à Molière. Molière, qui était devenu le « divertisseur » du roi depuis quelques mois (c'est un fort beau et noble titre, car le divertissement du roi fait partie des services publics; quand le roi est gai, le pays est mieux gouverné; on a donc avantage à avoir un grand homme qui divertisse comme il faut le roi), Molière donc demanda à son tour à Colbert:

— Pourquoi? Pour quand?

Et il a l'explication de ce désir. Le roi avait l'intention d'aller chasser, comme il l'avait fait l'année d'avant, à Chambord, dans la première quinzaine d'octobre, et il voulait, après des journées

d'exercice et de grand air pour le corps, des soirées de fête pour l'esprit.

Fin d'août, commencement d'octobre, Seigneur! faire une pièce et un ballet, les faire, les écrire, les monter, les jouer! Mais Molière en avait vu d'autres! En soi-même il se dit sans doute — une fois de plus — « le temps ne fait rien à l'affaire », et il pensa comme ce vieux peintre contemporain à qui on disait devant un portrait: « Ma parole, je vous l'ai vu faire, vous n'avez mis qu'une heure. » Et qui répondit:

— Une heure... et trente ans.

Molière, à quarante-sept ans, portait en lui-même assez de personnages bien vivants pour pouvoir accepter la besogne; il allait choisir dans sa grande galerie intérieure; mais le génie, c'était précisément de prendre le personnage capable de s'adapter le mieux au désir turc du roi.

Un ballet avec des figures de la Sublime Porte! Que se passera-t-il dans ce ballet? Si quelque personnage déguisé en fils du Grand Turc demandait la fille de quelque bourgeois?... Un bourgeois? Molière s'arrête sur le mot et sur l'idée. Il faut prendre le plus naïf des bourgeois pour qu'il puisse être dupé par une telle farce. Qui donc est le plus naïf? Mais c'est le nouveau riche, le parvenu, l'enrichi d'hier, qui, pressé de tout avoir puisque tout lui réussit, veut par-dessus le marché être gentilhomme! Le parti de Molière est pris. C'est à se sujet... d'apparence vulgaire, donc des plus malaisés, qu'il s'attache, qu'il s'attelle, et dans sa maison d'Auteuil qui est une maison fort confortable, presque luxueuse (Molière gagnait de l'argent avec son théâtre, du moins avec les pièces des autres, et menait une vie fort aisée), Molière se met bien vite à l'œuvre et le chevalier d'Arviex écrit dans ses *Souvenirs*:

« Nous avons fait la pièce ensemble... cette pièce qui reste dans les œuvres de Molière sous son nom seulement. »

Puis, il ajoute:

— C'est moi qui ai réglé les costumes turcs.

On partit de Paris en carrosses, le 3 octobre. On arriva à Chambord le 9 et on joua pour la première fois devant le roi le 14.

Je me représente, comme si j'y étais, les scènes dans les carrosses, tout le long de la route. Je vois Molière absorbé puis fiévreux, disant à ses comédiens et comédiennes:

— Répétez, répétons, je vous en supplie! Encore! Encore! mes enfants, nous ne sommes pas prêts!

Et eux de répondre...

— Comment répéter dans ces théâtres à quatre roues: on n'a pas de place ici!

Et Molière d'insister:

— On a toute la place dans le cœur et dans le cerveau! Allons, je vous écoute!

Mais son ex-femme qui est là, qui va jouer le rôle de la fille de M. Jourdain, Armande Béjart, prétend qu'elle sait.

— Mauvaise parole! dit Molière. Les vrais artistes sentent toujours qu'ils ne savent jamais!

Elle hausse les épaules, et elle se poudre.

Il lui explique alors doucement qu'il a déjà eu une aventure semblable, il y a neuf ans, pour Fouquet...

Elle l'interrompt:

— Celui qui a mal tourné?

Il continue:

— C'est la pièce qui tout de suite a failli tourner... pas bien.

On jouait *Les Fâcheux*. Il a connu cette presse inévitable du dernier moment. Il fallu monter *Les Fâcheux* en quinze jours. Quelle horreur! Que de regrets! Cette fois-ci qu'on a eu six semaines, qu'on aurait pu mettre les choses au point, pourquoi ne pas faire sincèrement tout le grand effort possible?

* * *

(1) Conférence prononcée à la tribune des Conférences Cardinal Mercier.

Ah! messieurs, Molière est un prédécesseur d'Antoine ou de Copeau. Il travaille comme nous avons vu travailler ceux-ci. Avant de partir de Paris, il a envoyé précipitamment un ami à lui, chez un homme qui possède un chapeau étonnant. Il veut ce chapeau pour le maître de philosophie et c'est Jacques Rohault, professeur de physique, qui le possède et qui le porte. Molière bien des fois l'a envié! Mais l'envoyé est maladroit, Rohault apprend que c'est pour mettre sur la tête d'un cuistre, et, mon Dieu! légitimement, il le refuse!

Molière n'a pas que cette contrariété-là. Il est encombré de mille soucis. Heureusement sa pièce lui semble solide et claire, et quand il traverse cette Beauce et ce pays de Blois qui sont plats, monotones pour les esprits exagérés, mais si beaux, Molière, plus que personne, en goûte la beauté. Pays sans arbres ou presque. Les arbres, par leur ombrage, le ramage des oiseaux, par le frissonnement de leurs feuilles, le doux balancement des branches, par ce qui s'exhale d'eux de vie tendre et paisible et un peu triste, sont un prétexte à des exaltations de sensibilité qui peuvent dépasser le raisonnable et le bon goût. Tandis que la Beauce, terre forte, terre calme, terre sûre, terre de blé, l'essentiel des nourritures humaines, avec sa cathédrale de Chartres dressée sur elle comme un épi mystique, la Beauce n'évoque à l'esprit que le travail le plus beau. Et Molière devait se dire qu'en compagnie de ses comédiens et de ses comédiennes, il portait au roi de France une pièce sans habiletés et sans truquages qui s'accordait avec la noblesse de cette terre-là.

On arrive donc après six jours dans les bois de Chambord et, devant cet étonnant château qu'il n'a pas le loisir de regarder — il le connaît, il y a joué, l'an dernier, avec la même troupe, *Monsieur de Pourceaugnac*; il va y retrouver des habitudes, pas de nouveauté, — l'appréhension du lieu lui est enlevée. Mais il en a d'autres! Il tient tant à cette comédie, elle lui est si chère, il l'a écrite vite, dans l'allégresse, il l'a écrite sans penser même à Boileau-Despréaux, l'homme sage, qui, de temps en temps, refrène une imagination, une sensibilité qu'il trouve débordante

Je ne sais si vous avez visité l'étonnant château de Chambord; si vous avez vu la salle où Molière a joué, salle nue maintenant mais que le cœur d'un amoureux du *Bourgeois* meuble vite et humanise, salle où il ne reste plus, pour évoquer le grand homme et son passage, que trois gros clous, un à gauche, un à droite, qui tenaient le rideau et séparaient ainsi ce qui servait de scène de ce qui servait de salle, et un autre, immense celui-là, fixé à la pierre du grand escalier central, cet escalier qui se termine par une lanterne géante, et pourtant si légère, cet escalier à deux spirales qu'on peut monter, vous le savez, sans rencontrer la personne qui descend, — à cet escalier donc il y avait un immense clou fixé, et au clou était pendue la loge du roi.

Il reste ainsi et avec précision le souvenir de la ligne du rideau qui indique la petitesse de la scène et, en même temps, on devine la place où était ce roi qui, ayant eu la première idée : le ballet, allait assister à cette pièce faite pour lui.

La salle est majestueuse. Le plafond est tout en pierre, divisé en caissons blancs que Louis XIV avait fait dorer, mais il reste à peine d'or et ces caissons représentent les salamandres de François I^{er}.

Dans ce décor royal, imposant et dangereux, que fut la première représentation? Il n'en reste aucun souvenir, personne n'a écrit sur elle! Ainsi va le monde! Les chefs-d'œuvre et les grands hommes ne sont consacrés que par le temps. Ils n'ont pas la chance des beaux jours, que l'égoïsme humain remarque tout de suite parce qu'il en jouit. Des choses agréables l'humanité toujours est avide. Mais elle n'est presque jamais prête à recevoir les grandes choses, même si l'agrément s'y mêle. Et il n'y eut sans doute que le roi, Molière, ses comédiens et ses comédiennes, pour avoir senti l'importance de l'événement. Personne, non personne, n'a eu l'idée précieuse de noter ce qui s'était passé. C'est que le théâtre est une chose si complexe, si proche de la vie, qui va si vite, qui

est si fiévreuse, où l'on s'occupe de tant d'autres détails que de la pièce! Mais nous savons quand même comment elle a eu lieu; moi du moins je le sais, je le sais comme si j'y étais, et je m'en excuse, auprès de ceux des historiens, qui, au nom de la vérité, se refusent à tout savoir.

On se représente, maintenant, Molière uniquement comme un contemptif. Mon Dieu, c'était un acteur, un directeur de théâtre, un homme terriblement passionné, terriblement nerveux et colérique, et la dernière journée avant la représentation ne fut qu'une colère! Je le vois. J'en suis sûr. Pourquoi? Parce que ce fut toujours ainsi, parce qu'on ne savait pas les rôles, que rien n'était prêt, que les costumes n'allaient pas, que l'éclairage avec les chandeliers était pitoyable, que le rideau ne glissait plus! Ils étaient pourtant beaux les costumes! Quel prix ils avaient coûté! Costumiers, coiffeurs, lingers, jarretiers, bottiers s'étaient unis avec les carrossiers et les monteurs du théâtre pour offrir au roi, avant la représentation, une note de quarante-neuf mille livres! Un divertissement de cinq cent mille francs aujourd'hui.

Vous voyez qu'aucun détail ne devait être oublié, que ç'aurait pu être et le luxe et l'enchantement; mais, dans son désir de perfection, Molière s'apercevait à la dernière minute que tout était imparfait. Cher grand malheureux homme! Le rideau va s'écarter, le roi est là, on s'en est assuré, il est là, il attend. Dieu! Vite qu'on commence!

— En scène! en scène! crie Molière.

Vous savez de quelle façon débute *Le Bourgeois Gentilhomme* — comme toutes les pièces de Molière, avec générosité, d'un magnifique élan de cœur, sans prudence, avec joie, — en donnant tout ce qu'il peut d'abord! Les critiques se demandent depuis trois siècles pourquoi il a manqué ses fins! Ah! c'est bien simple! C'est qu'il a eu toujours de trop sublimes débuts, qu'après tant de bonheur et de libéralité, soudain il arrivait qu'il s'essouffât, et alors, avec une galanterie toute française, il semblait dire aux spectateurs : « Finissez vous-même... comme vous voudrez! »

Il a commencé *Le Bourgeois* par un dialogue ravissant entre le maître de danse et le maître de musique. Vous connaissez la légèreté des premiers propos, vous savez quelle grâce il y a mise. La salle ne parut pas prendre garde à cette grâce-là. La pièce est commencée, et le public reste distrait. Il apparaît lui-même. Il joue M. Jourdain : il arrive dans une curieuse robe de chambre; il dit :

— Je me suis fait faire cette indienne-là!

Il l'écarte, et on lui voit une petite culotte incarnant sur un petit justaucorps vert! Ah! Ah! Le premier rire part! Et, du coup, la pièce est partie! Ce n'est pas Molière avec son texte qui l'a mérité, mais c'est Molière avec son costume. Tant pis! La glace est brisée. Tout est sauvé! Mais le roi ne bouge. Le roi est impassible, raisonnable, pensif et majestueux.

Molière souffre, parce que Molière a des nerfs. Il ne serait pas Molière s'il n'en avait pas. Au fait, il sait ce qu'est une première représentation. Bref, il va courageusement son chemin, ne veut songer à rien qu'à son personnage, joue, joue... Il joue avec verve, avec chaleur, un peu fébrilement comme on joue toujours les soirs de première. Il espère beaucoup dans la scène du maître de philosophie. Là, il n'a pas été seulement aidé par le roi, mais aussi par un académicien. Il y a un certain M. de Cordemoy qui a écrit un livre stupide : *Le discours physique de la parole*. Molière lui a pris l'essentiel de cette scène de cuistre. Mais M. de Cordemoy n'est pas à Chambord. Il ne va jamais au théâtre, ni chez le roi. Il ne saura rien. On peut s'amuser en liberté. Hélas! on ne s'amuse pas comme on devrait.

* * *

Messieurs, ce n'est qu'au troisième acte, quand la servante Nicole se met à rire avec l'enjouement que vous savez, que la salle devient vraiment heureuse. Elle avait déjà apprécié l'habillement en cadence par des tailleurs-danseurs, ce qui, à vrai dire, était une invention irrésistible. D'ailleurs le roi aime les danses

Pèlerinage de Printemps en TERRE SAINTE — du 9 avril au 19 mai 1928. —

Sous la direction spirituelle du Révérend Père Dom ELRED O. S. B. Moine de l'Abbaye Bénédicte de Maredsous

Inscription et renseignements aux bureaux des « PÈLERINAGES CATHOLIQUES » 147, boulevard Adolphe Max, Bruxelles
En 1928, les « Pèlerinages Catholiques » organisent un pèlerinage Ignacien, un pèlerinage Franciscain, deux pèlerinages à Rome et dix pèlerinages à Lourdes

et par conséquent tous les courtisans font mine de les aimer. Mais Nicole les met définitivement en train et maintenant, avec bonne humeur, ils attendent le ballet! Mais ils seront durs jusqu'au bout pour la comédie. Comme le roi ne donne pas son avis, comme aucun grand personnage, se réglant sur le roi, ne prétend donner le sien, la représentation s'écoule, en dépit de toutes les danses et de tous les divertissements, dans la froideur. Alors, aux entr'actes, Armande Béjart dit à Molière :

— Tout est manqué! Le roi ne bronche pas!

Et à la fin de la pièce, Armande Béjart déclare :

— Le roi ne comprend rien. Le roi est idiot. !

Molière ne répond pas. Il est un peu las : c'est le bénéfice du jeu. La lassitude tempère l'amertume. Il a envie de ne plus s'interroger, de ne plus rien se demander, de se reposer. J'ai vu la petite porte des coulisses creusée dans le mur de pierre épais par où il est parti dans sa loge, alors que la cour se retirait pour danser dans de grandes salles voisines. Il a joué *Le Bourgeois* juste au-dessus de la chambre du roi, face à la grande allée médiane, qui coupe en deux la forêt. Il y a là une fenêtre à petits carreaux plombés — je suis sûr qu'il en a senti le courant d'air en partant...

Puis, la nuit s'est passée. Au matin, il a appris par les comédiens que messieurs les marquis discutaient sataniquement et disaient : — Pauvre Molière, il est tombé bien bas!

Ils courent dans le château, en dansant sur les airs de Lulli, et en répétant : Halaba balachou! Balachou halaba! Ce qui veut dire! « Quelle folie! Quelle sottise!... » Et puis, peindre un si plat et si affreux bourgeois! Mais cela ne les intéresse pas, eux, gens de la cour, ce bourgeois! Quelle audace de prétendre les occuper trois heures avec un si pauvre homme, avec un imbécile en somme! Tout de même, on ne fait pas du grand théâtre avec des idiots. Ah! ce pauvre Molière, même aux heures d'égarément les plus graves, il promettait autre chose!

Molière se promène sur les toits du château. Vous connaissez ces toits? Ils sont admirables. Quel étonnement! C'est pour eux, vous le savez, que le château a été fait. François I^{er} qui aimait passionnément les femmes (ce n'est pas une originalité, en France, et pourtant il a haussé ce goût jusqu'à l'originalité), a construit Chambord et ses toits pour les femmes.

Les toits sont comme de magnifiques terrasses, au centre de la forêt. Car François I^{er} avait l'intention avec sa cour d'organiser des chasses brillantes, et du haut des toits, sans bouger, sans risquer de gêner leurs robes et leurs manières, les grandes dames pourraient de loin assister au spectacle des seigneurs poursuivant des bêtes.

* * *

Ainsi fut fait. Une chasse royale par une journée d'or en automne, vue par de beaux yeux de femmes, à Chambord, quel programme! Quel tableau!... Et, je répète, sur ces toits, tout ornés de hautes cheminées flamboyantes, dont l'architecture est imagée, fleurs sculptées, jeunes amours, auprès des fenêtres aussi brillantes que les cheminées. C'est là que Molière, errant parmi d'aimables fioritures, se dit : « Oh! vanité des vanités! » Il compare sa vie qui est si simple, son talent qu'il a voulu si uni, et il pense : « Ce grand roi... par faiblesse a bien exagéré! »

Un seigneur de la cour vient de passer près de lui; il avait l'air fort insolent; il était avec une femme; il a poussé le coude de celle-ci et il a murmuré :

— Je vous dis qu'il a épousé sa propre fille!

Molière n'en est pas à la première édition de cette calomnie. Que faire? La patience est une grande vertu. Il rentre dans sa chambre. Durant deux jours, on ne le voit pas. Il relit son texte. Il le compare avec son souvenir de la représentation. Il mesure une fois de plus les dangers et les surprises du théâtre.

Ses comédiens et comédiennes, qui ont besoin d'air, vont se promener. Eux non plus, ils ne manquent pas de dire :

— Ah! pauvre Molière!

— Comme il s'est fourvoyé! fait Armande. Que voulez-vous! Je l'avais prévenu! Il tenait à son Dorante par-dessus tout! Il va jouer devant la cour, et c'est là... cour qu'il joue!

Et elle parle, parle, s'excite!... Puis elle va trouver Molière, et elle lui dit tout cela. Lui est amoureux d'elle! Il ne répond rien. Il la regarde.

Brusquement, quarante-huit heures après la représentation,

le roi le demande. Molière, très calme (il a pesé maintenant les joies et les amertumes de la vie), Molière paisiblement se rend chez le roi. A peine y est-il parti, quelle fièvre dans la troupe :

— C'est notre congé! Nous partons ce soir! Quelle erreur! Quelle folie!

Ils font chorus avec le marquis. Le roi reçoit Molière et est aussi paisible que lui. Et il lui dit :

— Molière, ton *Bourgeois Gentilhomme* est ce que tu as fait, à coup sûr, de plus divertissant!

Molière s'illumine et va remercier.

— J'ai mis deux jours, poursuit le roi, deux longs jours à te le dire, au risque de te rendre inquiet, parce que... j'appréhendais beaucoup d'avoir été séduit, par le jeu des acteurs. Maintenant, j'ai réfléchi. Je suis certain de mon avis. Vous me rejouerez *Le Bourgeois Gentilhomme* demain.

Ah! de quel pas allègre Molière sort de chez Sa Majesté! Comme il a besoin d'air, à présent, lui aussi. Il repart sur les toits. Il les trouve tout autres, vraiment empreints d'une splendide royauté! Que c'est beau, que c'est grand d'avoir ainsi, plus que tout le reste, orné la tête!... La forêt est en or... et la vie lui paraît comme elle! Magnifique et cruel métier que celui du théâtre! Allons, ce doit être le plus beau de tous! De quel cœur il va rejouer! Il court chez Armande; il lui fait part des propos du roi. Elle s'écrie : — Il a du jugement, hein? Il est étonnant! Et de Dorante, il ne t'a même pas parlé de Dorante. D'ailleurs j'ai réfléchi au cas de Dorante. Il ne pouvait pas, lui, s'en blesser, puisque au moment des *Fâcheux* il t'a lui-même indiqué des modèles autour de soi...

On rejoue. Que c'est curieux! C'est le même auditoire : le voici transporté! Tout le monde sait, parbleu, ce qu'a déclaré le roi. Et, du même coup, tout le monde le pense. Il faut ajouter que, comme la journée a été fort belle, la soirée est... étincelante. Vous savez ce que sont ces journées d'automne, qui s'achèvent en des crépuscules impressionnants. On rentre après les avoir contemplés dans le plaisir et dans l'angoisse, car ils sont dorés ou sanglants. Et c'est une gloire dramatique. Fin de journée, fin de saison, ils nous rappellent aux grandes questions de la vie... Alors, la maison dans sa paix, dans sa tiédeur, dans son ombre, semble si émouvante! Mais le cœur ne s'apaise pas. Il a de furieux battements. Il réclame du plaisir pour oublier. Et voici pourquoi c'est en automne que les fêtes sont les plus brillantes. En aucune saison plus qu'en automne on n'a besoin d'elles. Et c'est dans ces fêtes-là, les soirs d'octobre, que les femmes ont une étrange ardeur à se divertir, et que leur sourire confirme la grandeur et la misère humaines.

* * *

Donc, on recommence *Le Bourgeois*... et c'est le succès! Le vif, le grand, le bruyant succès. Molière est heureux plus qu'il n'est ému. Molière se sent fort. Il comprend soudain, ce jour-là, l'importance qu'il y a à jouer dans cette grande salle, juste au-dessus de la chambre du grand roi, en plein milieu du château, à égale distance des deux ailes, face à la grand'route qui est le grand axe de la forêt. Quel symbole! Le roi le soutient, le roi a voulu cela. Le roi est tellement amateur d'ordre, d'un ordre raisonnable. C'est que le roi est dans ses grandes années. Il tient d'une main puissante son parlement, ses ministres, son chancelier. Il leur a dit à tous :

— Vous m'aidez de vos conseils..., quand je vous les demanderai!

Il a un charme souverain. Il a un jugement admirable. Si Molière n'a pas répondu à Armande quand Armande était si pressée d'inventer des épithètes dangereuses à l'égard du roi, c'est que Molière admire Louis XIV. Il y a eu en ce pauvre siècle de si terribles années! La littérature du XVII^e n'a pas été du tout ce que nous croyons qu'elle fut — elle a été comme l'époque : redoutable. A peine Richelieu avait-il fait quelques efforts pour consolider la tragédie, pour fonder une Académie française qui rassurait la langue, que les troubles avaient repris plus après, et plus fâcheux que jamais, qu'on était en pleine guerre civile pendant des années, que la Cour fuyait dans les camps et ne s'occupait plus de langage ni de belles-lettres.

On se représente Molière comme un roi dans cette société. Molière fut un auteur parmi les auteurs, perdu parmi les auteurs. Et les célébrités s'appellent Colletet, d'Assoucy, Benserade. Quand,

en 1687, quinze ans après la mort de Molière, Perrault, en plein Institut, loue le siècle de Louis XIV, il dit :

« Nous connaissons, maintenant, les noms de nos auteurs immortels. Chapelain a égalé Homère, et l'immortalité est acquise à Godeau, à Gombaud, à Tristan et à Sarrazin! »

Où est Molière? Ah! Dieu! Cette confusion des valeurs fut-elle une vraie peine pour Molière? Il était d'une sagesse trop mélancolique pour être pressé de sa gloire, mais pour qu'elle s'établît plus tard, il fallait du moins que les pièces fussent créées, et cet appui du roi qui le faisait jouer en plein milieu de son royal château lui était bien précieux. Encore une fois, le roi, à ses yeux, c'était le bon sens, la raison. Comme il avait dû dire à Armande : — Le roi ne saisit peut-être pas tous les détails importants d'une comédie, tout de suite; mais, d'abord, ce doit être la faute de ladite comédie, et, ensuite, le roi sait traiter avec les Turcs ou les Espagnols, ce que nous ne savons pas, et le roi, surtout, nous fait ce cadeau inappréciable que le pays est tranquille et raisonnable, et qu'on peut y exercer son métier!

Redisons bien haut que si Molière, et Racine, ont la place qu'ils ont, c'est à Louis XIV qu'on le doit. Il fut le soutien constant de ces grands hommes. Sans lui, leur théâtre eût avorté; sans lui, *Le Bourgeois Gentilhomme* ne serait pas né.

* * *

C'était Molière qui jouait M. Jourdain, je l'ai déjà dit; c'était sa femme — disons son ex-femme — qui jouait Lucile, la fille de M. Jourdain. Armande Béjart n'était plus sa femme. Il l'avait épousée, et avec quel amour! — lorsqu'elle avait dix-huit ans. Puis, ils s'étaient fort disputés, ou mieux, elle l'avait étrangement disputé — et en 1665, à bout de forces, il s'était vu obligé de la quitter, la mort dans l'âme. Elle n'en avait pas moins continué de jouer chez lui. Mais ils vivaient séparés : ils n'étaient plus unis que sur la scène. C'est une femme qu'il a lui-même désignée par ces trois mots dans *L'Impromptu de Versailles* : « Une satirique spirituelle. » Ce n'était certes pas un grand esprit. Elle était vive, elle avait plus d'ironie que de bonté. C'est dire toute la cause des souffrances de Molière.

Elle avait des yeux délicieux, et elle savait s'habiller comme personne — comme personne! car elle s'habillait avec une pointe d'étrangeté hardie qui la faisait toujours remarquer. Mais quel goût dans cette bizarrerie-là! Elle avait joué le rôle de Lucile, écrit pour elle, rôle tout d'amour, car Molière, après quatre ans de séparation, se remontrait fort épris de sa femme, cherchait de nouveau à l'entourer et, la chérissant de près, songeait à la reprendre. Elle avait joué ce rôle exquis de toute son âme, avec tous ses yeux, et de ses lèvres qui étaient ravissantes. Ses yeux faisaient oublier les pierres même du roi, qui, heureusement pour lui, était à l'autre bout de la salle! Et elle disait, grâce au texte de Molière, des choses admirables pour l'esprit, avec une petite bouche qui emportait les cœurs. En sorte qu'elle réalisait le plaisir double du théâtre et qu'elle était, à elle toute seule, ce que Molière savait bien : la Comédie même!

Elle savait chanter. Elle savait danser et délicieusement. Elle savait parler en prose avec un tel charme qu'on se demandait si ce n'était pas déjà la musique des vers. Cet auteur amoureux près de cette femme exquise, c'était une raison de triomphe. Elle, dès le premier soir, fut bien remarquée. Entre la première et la seconde représentation, le roi s'aperçut de Molière, et j'ai peur qu'à la seconde représentation on n'ait un peu oublié le charme de cette créature exquise pour ne plus s'attacher qu'à ce que l'avis du roi réclamait.

C'est Lulli qui avait fait la musique des ballets, et qui jouait le Mufti. Ah! Lulli! Ce Lulli! quel grand homme, cet amuseur, pour les marquis et les belles dames, — à côté de Molière, songez donc! Dans le cœur des sages il ne produisait pas le même engouement. La Fontaine, peu d'années après *Le Bourgeois*, écrivait :

Chacun voudrait qu'il fût dans le sein d'Abraham :

Son architecte et son libraire,
Et son voisin et son compère,

Sa femme, ses enfants et tout le genre humain.

Petits et grands, dans leurs prières,
Disent le soir et le matin :

« Seigneur, par vos bontés pour nous si singulières,
Délivrez-nous du Florentin! »

La cour, n'ayant pas encore lu ces vers-là, était éprise de lui. Par ses galéjades et ses pantalonades, et ses turlupinades, il remporta le plus vif succès. Ma foi, le ballet de Molière y était peut-être aussi pour quelque chose!

* * *

Ce ballet, ou plutôt ce divertissement, pour lequel je ne cache pas que j'ai une grande tendresse, fut, à coup sûr, même à la seconde représentation, plus applaudi que la comédie. La comédie est si profonde qu'elle ne pouvait être comprise « en profondeur » du premier coup. Il y fallait quelque méditation. Ce Jourdain est si beau, si chargé d'abondants ridicules!

Ridicules physiques, d'abord. Ce sont les premiers que Molière nous a fait voir, en grand homme de théâtre qu'il est. Mesdames, quand on vous demandera la différence entre les procédés d'un homme de théâtre et ceux d'un romancier, pensez tout de suite au début du *Bourgeois Gentilhomme*, et considérez, je vous prie, que ce maître de musique, ce maître à danser, ce maître de philosophie, qui font à cette comédie un début si plaisant, ont été choisis pour montrer la douce et puéile sottise de ce bourgeois. Le maître à danser va vous le faire danser et, sur sa demande, lui apprendre à faire une révérence, et vous verrez comme il est gauche. Le maître d'armes lui donnera une leçon, et vous aurez peur pour lui car il manquera de se tuer. Enfin, le maître de philosophie, pour votre plaisir, va lui disloquer la mâchoire en lui faisant prononcer voyelles et consonnes, et il achèvera ainsi son ridicule.

Nous ne sommes pas dans le domaine de la psychologie bien raffinée, diront peut-être des penseurs, j'entends des penseurs profonds, mais tous les penseurs pensent l'être! Je leur réponds : « Nous ne sommes pas dans le roman, voilà tout! C'est-à-dire que les moyens de peindre ne sont pas les mêmes. Nous sommes dans une fête à Chambord. Il y a des seigneurs huppés, des femmes en grande toilette. Il y a des gens serrés, mal assis; il fait très chaud, il s'agit de faire comprendre à tout le monde immédiatement des choses fines. Il faut donc les réaliser, les traduire à grands et larges traits. Il faut que l'intelligence frappe les yeux. Molière a réussi ce tour de force : c'en est toujours un. L'art du théâtre est celui qui exige les plus grandes transpositions : c'est donc le plus grand art. »

Les ridicules physiques du bonhomme bien posés, son portrait extérieur bien placé, Molière va pouvoir maintenant détailler les ridicules d'esprit : vulgarité, vanité, duperie, jobardise... Je cherche des mots timidement, maladroitement, et je m'aperçois que pas un de ceux que je trouve dans le dictionnaire ou dans ma cervelle, ne répond à ce que je voudrais, parce que tous sont pesants, parce qu'aucun n'a la musique qu'il faut pour s'accorder avec cette comédie délicieuse. Au lieu de le définir, ce singulier bonhomme, cherchons... d'où il vient. Où l'a-t-il trouvé, ce Jourdain? Eh bien! d'abord, dans sa famille sûrement! La famille, vous le savez, est une institution très riche, qui peut fournir presque tous les modèles comiques. Celle de Molière était de plus une famille de tapissiers, — tapissiers, fournisseurs et valets de chambre du roi. Excellent! Ce sont des commerçants, des bourgeois sans cesse en rapport avec la cour, et certains d'entre eux, soit tapissiers, soit lingers, soit gantiers, soit joailliers, ont la tête complètement dérangée par messieurs les courtisans. Or, c'est ni plus ni moins le sujet du *Bourgeois*. Ce monde de parvenus vaniteux, sensibles à l'argent, s'approchant des seigneurs, quelle mine pour Molière! On parlait beaucoup notamment d'un chapelier Gaudoin, qui avait mangé avec un marquis de la cour de Louis XIV plus de cinquante mille écus et qui, mon Dieu, avait consenti, à la place des écus et des livres qu'on lui devait, à... ce qu'on l'accréditait auprès de jeunes personnes agréables, qui étaient de la cour aussi. Il est possible que Molière ait pensé à ce Gaudoin!

Mais un type de théâtre est rarement la représentation d'une seule personne vivante. Et je suis persuadé que Molière a rencontré d'autres ébauches de son personnage chez de certains bourgeois qui, avant qu'il fût le divertisseur du roi, l'avaient prié de venir jouer la comédie chez eux. Il a dû se rendre ainsi chez des riches très récents. Il ne devait pas en manquer après les troubles de la Fronde : les fortunes rapides naissent toujours du désordre. Il répondait donc à ces demandes parce qu'il lui fallait vivre avec ses comédiens. Il n'en avait pas d'enchantement, mais il partait se disant :

* * *

— Il faut voir l'essentiel, et c'est que nous allons rapporter quelque argent!

Quand il y était, il souffrait; puis il oubliait vite cette vulgarité, et ainsi il éprouvait successivement les trois sentiments que sa première scène nous développe. Ecoutez-en l'expression. Le premier : c'est le maître de musique qui l'énonce :

— Ce M. Jourdain, dit-il, c'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, qui n'applaudit qu'à contre-sens; mais son argent redresse les jugements de son esprit; il a du discernement dans sa bourse; ses louanges sont monnayées; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

Cela, c'est Molière partant jouer la comédie chez le nouveau riche et faisant contre fortune bon cœur.

Deuxième sentiment : le maître à danser, un peu plus fier, un peu plus fin — sans doute parce que le roi aimait particulièrement la danse — le maître à danser l'explique :

— Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissements me touchent; et je tiens que, dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essayer sur des compositions la barbarie d'un stupide.

Ah! là j'entends Molière dans la rue, à peine sorti du salon. Ce sont ses paroles mêmes dans leur charmante indignation : il n'y a rien de changé. Et voici le troisième sentiment une fois qu'il est rentré chez soi et qu'il s'est apaisé, parce que sa philosophie est plus forte que ses semblants d'amertume.

— Ce nous est une douce rente que ce M. Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête... Il nous donne moyen de nous faire connaître dans le monde et... il paiera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

* * *

Tel est l'agréable balancement procuré par la société de qui la culture s'orne, comme elle doit, de sagesse et d'ironie. Croyez-moi, il a vu de près son bonhomme. Il y a là un accent qui ne trompe pas : l'auteur parle. Et en indiquant où il l'a découvert dans la vie, je veux dire, bien entendu, comme il en a souffert avant d'arriver à être tellement gai. Il a vu de près la duperie, la jobardise de son héros — il faudrait dire les jobardises! — puisqu'il ira, cet imbécile, jusqu'à tolérer que le comte Dorante arrive chez lui avec une belle dame qui a nom Dorimène et que M. Jourdain croit être pour lui puisqu'il lui a payé un diamant que Dorante a eu soin de remettre de sa propre part. Cet élégant seigneur prend la maison de M. Jourdain simplement comme une demeure où on sera bien à l'abri, où personne de Paris ne s'introduira, pour faire après de mauvais rapports.

Ce qui me touche le plus dans les défauts de M. Jourdain, ce sont tous ses genres de vanité qui vont aller jusqu'à faire croire qu'il aime l'art. Première vanité avec son tailleur. Il a commandé, outre des bas de soie dont les mailles tout de suite se sont rompues, tant il est épais, le cher homme, il a commandé un costume étourdissant qu'on lui essayera en cadence : une ravissante idée de le faire danser pour l'habiller! Seconde vanité : il a, avec son maître de musique, un entretien définitif pour savoir comment composer sa vie et ordonner sa maison. Il a appris que « les gens de qualité » donnaient des concerts : il en veut donner.

— Je voudrais, dit le maître de musique, vous faire entendre un air qu'on vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. Jourdain tressaille et répond tout de suite :

— Oui, mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

Deux minutes après, il entend une chanson qu'on lui joue et il dit :

— Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort; et je voudrais que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

Ah! bravo! Comme je le vois le bonhomme! Comme je le tiens! D'abord, il a peur de tout ce qui est jeune; prudence bourgeoise de l'homme bien installé. Il n'aime pas un morceau... pour la musique, mais s'il est consacré par l'Académie des Beaux-Arts. Pas d'auteur qui ne soit chevronné et officiel. Et second point indispensable : il faut que le morceau soit gai. Il faut toujours que l'art soit gai. Ne reconnaissez-vous pas tant de gens qui disent :

— Moi, ah! dame, moi, je ne vais pas au théâtre pour m'ennuyer. Une pièce sérieuse? Merci.

* * *

Comme l'humanité est bien toujours la même! Mais pourquoi l'humanité veut-elle s'occuper d'art? Elle veut s'occuper d'art, quand elle s'appelle M. Jourdain, parce qu'elle veut briller et se donner des airs, et se fabriquer une réputation imméritée. — « Mais dira-t-on, ce ne sont là que défauts bien légers! » Attendez. — Nous avons mieux. D'abord, le cher homme est horriblement vulgaire : il mange dans l'assiette de Dorimène tous les morceaux qu'elle a touchés. Il se jette dessus pour les dévorer, — c'est ainsi qu'il exprime l'amour! C'est un être capable de colères épouvantables : il les annonce d'abord, quand il refuse au maître de philosophie le plaisir de lui faire une leçon sur les passions. Et il les réalise à l'acte suivant, en traitant les femmes de la maison : maîtresse et servante, de « bêtes, ignorantes », lui qui n'est qu'un affreux primaire, — j'entends par « primaire » qu'il a une voracité de science, qui fait peur à tout homme cultivé. Il n'a aucune idée de ce qu'est la culture, de la timidité et de la discrétion qu'il faut mettre à s'instruire. C'est un nageur pour n'importe quelles eaux.

— Que voulez-vous apprendre? lui dit le maître de philosophie dont il devait se défier car cet homme a une tenue et une tête de cuistre.

— Tout ce que je pourrai! répond l'autre avec glotonnerie.

C'est ce qui explique le nombre de ses maîtres! Tels les écoliers d'aujourd'hui, écrasés par leurs programmes sans bon sens, il commence à apprendre tout, — tout à la fois, — même les armes, à domicile. Il soulève dans son propre intérieur une abondante poussière, il salit tout! Nicole la servante en est épouvanté.

Puissent les armes lui donner du courage. Ciel, qu'il est couard! Un des plus beaux passages de la pièce, un des plus ravissants, — trois lignes à mettre en lettres d'or, — nous est justement fourni par la leçon d'escrime. Son maître l'a en mains et lui explique :

— Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses : à donner, et à ne point recevoir, et, comme je vous fis voir, l'autre jour, par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors.

M. Jourdain prend le temps de respirer et dit alors, regardant ce maître précieux :

— De cette façon donc (ce « donc » est grand comme le monde!) — de cette façon donc un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, et de n'être pas tué?

C'est magnifique! Quel épanouissement dans la peur! Quel ridicule instinctif et total : l'expression d'une pure nature! Il ne pense même pas à la honte! — Et remarquons-le vite, et soulignons-le et remercions-en Molière comme d'une bonne action, ce grand homme exquis a su épingleur cette vilénie dans sa pièce et ne pas s'attarder sur l'effet. C'est d'une bassesse qui marque, n'est-ce pas, la plus affreuse race? Molière le sait; il a trouvé ce détail, il y tenait, il ne nous en a pas fait grâce, mais dans sa volonté d'être gai — la gaieté étant supérieure à l'amertume et à l'indignation par ce qu'elle représente d'équilibre — dans sa volonté aussi de ne pas arrêter le mouvement si indispensable à une belle comédie, il a continué, il ne nous a pas laissé le temps de réfléchir, il n'a pas commis la faute, qu'un Becque n'aurait pas manquée, de s'attarder sur une chose cruelle, et il fait répondre sur-le-champ par le maître d'armes, cette phrase légère, et qui rafraîchit tout :

— Sans doute! N'en vites-vous pas la démonstration?

* * *

Et voici, maintenant, le plus affreux... et le plus drôle. Vous vous rappelez Cléonte, ce jeune homme charmant, amoureux de Lucile. Il va demander sa main, mais il sait bien que cela va être très dur de conquérir M. Jourdain. Il est donc ému, c'est un cœur droit, un cœur... moliéresque. Aussi, il ne cherche pas de midi à quatorze heures, il aborde le monstre carrément et il dit :

— Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. (Sentez-vous tout de suite la fraîcheur, l'élégance, la simplicité du langage? Pas de mots recherchés. De l'honnêteté. De la vérité.) Elle me touche assez pour m'en charger moi-même, et, sans autre détour, je vous

dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

Que le ton est charmant! Remarquez-vous comme la phrase est coupée, scandée : c'est le rythme d'un cœur sincère, qui est si troublé! Hélas! M. Jourdain, lui, n'a pas de trouble. Il vient de bien déjeuner; il s'est nourri de matières épaisses; et il réplique : — Avant qu'é de vous rendre réponse monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

Cléonte est-il interloqué? Je ne pense pas : il s'y attendait. Mais — ô candide et cher garçon — il ne va pas faire de diplomatie : puisqu'on lui pose une question nette, il va nettement répondre.

Monsieur, dit-il, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup : on tranche le mot aisément. (Vous l'entendez bien à présent : il est encore plus ému, et la phrase est devenue plus courte!) Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre; et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments, sur cette matière, un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. (Qu'il est bien! qu'il est charmant! Qu'on voudrait être femme pour l'épouser!) Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables; je me suis acquis sans les armes l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable : mais... avec tout cela, je ne veux pas me donner un nom où d'autres en ma place croiraient pouvoir prétendre; et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

Être exquis!... M. Jourdain fait trois pas dans un sens, trois dans l'autre. Il fait attendre sa réponse. Puis, il éclate, tellement il est heureux; il tend les mains à ce jeune homme qui y jette les siennes — et on entend :

— Touchez là, monsieur, ma fille n'est pas à vous! Quelle splendeur! Il n'y a rien à dire : c'est grand! Tout, tout, cette fois, est indiqué, est démontré sur l'homme.

Il a livré sa bassesse... avec élan! avec joie! Il a vu ce jeune Cléonte mettre son cœur à nu. A mesure qu'il l'écoutait, il se retenait pour ne pas rire; il ne l'a pas fait parce qu'il est roublard, ou du moins il le croit; aurait-il gagné tant d'argent s'il n'était pas roublard? Mais il a eu toutes les peines du monde à se contenir. Il pensait : « Quel idiot! Quel idiot! » et c'est dans l'allégresse qu'il lui marque son mépris par des mots qui sont la preuve de son insensibilité radicale à toute espèce de grandeur.

* * *

Seulement, mesdames, messieurs, il a épousé une femme exquise, ce Jourdain, — exquise! Vous lirez dans certains manuels que c'est une bourgeoise un peu épaisse. L'épaisseur n'est qu'aux manuels. Au théâtre aussi, il y a une tradition de jeu qui est un peu lourde. C'est une autre erreur. M^{me} Jourdain est une bourgeoise, comme Molière en a vu beaucoup dans ces lieux que j'indiquais tout à l'heure, où les hommes avaient souvent la cervelle fêlée parce qu'ils approchaient de trop près des seigneurs, à l'exemple dangereux, et c'était alors la bonne, saine et franche conduite des femmes qui remettait du bon sens et de l'ordre dans des maisons désordonnées.

Je vais vous lire simplement quelques répliques de M^{me} Jourdain. Je vous avoue qu'elles m'émeuvent. Elle est, cette femme, si bien pensante, au grand sens du mot, si nette, si vraie, si courageuse! C'est elle d'abord qui a trouvé ce mot magnifique pour l'habillement de son mari; elle appelle cela l'« enharnachement ». Elle arrive, et le voyant déguisé, elle dit, en Française éclairée :

— On dirait qu'il est céans carême prenant tous les jours!

Quel bon sens! Puis comme elle est solide, comme elle n'a pas peur! M. Jourdain amère son pitre de comte Dorante et il présente M^{me} Jourdain au comte, et le comte, la bouche fleurie, dit à M^{me} Jourdain :

— Comment se porte M^{me} Jourdain?

Croyez-vous qu'elle va être émue d'avoir un si beau monsieur chez elle? Non pas. Elle ne cultive pas le snobisme — et elle ne se laisse pas prendre aux apparences. Une nature magnifique! Elle répond :

— M^{me} Jourdain se porte sur ses deux jambes.

Allons, elle a du caractère!

Mais disent d'ordinaire les lettrés, elle est vulgaire! Vulgaire? Ecoutez ce ton et cette finesse de sentiments.

— Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman.

Que c'est bien! Qu'elle est charmante! Et il y a mieux encore! C'est de nouveau devant Dorante — quand elle le surprend, festoyant avec son mari, chez elle — en joyeuse compagnie. Alors, elle n'est plus seulement une femme de grand sens, mais de grand cœur :

— Cela est fort vilain à vous, monsieur, pour un grand seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux sottises de mon mari.

C'est net, c'est simple. Pas de phrases! Elle lui parle... comme à un mauvais garnement qu'il est. Et elle a l'accent qu'il faut parce qu'elle défend, ni plus ni moins, l'honneur de sa maison. En une phrase c'est une grande leçon très digne. Puis elle se tourne vers cette mijaurée, qui est là, qui suit Dorante, qui se traîne avec le diamant de M. Jourdain, et qui croit que c'est celui du comte, qui profite de l'un et de l'autre, qui est précieuse, pincée, pas fière : elle le sera encore moins, lorsque M^{me} Jourdain lui aura dit :

— Et vous, madame, pour une grande dame, cela n'est ni beau ni honnête à vous de mettre la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

Peut-on dire plus nettement, avec moins de rhétorique, dans une langue plus belle — c'est exactement celle du cœur — ce qui importe à la vertu et à la vérité qui soit dit? Ah! vive M^{me} Jourdain?!

* * *

Elle n'est pas seule à mériter des bravos généreux. Molière a su grouper des personnages, tous délicieux dans cette comédie, et nous avons vu les agréments des différents maîtres de danse, de musique, et d'armes. Mais il faudrait maintenant vous montrer comment la pièce est faite, musicalement, si j'ose dire car sa composition est musicale, tant elle a constamment de charme.

L'entrée dans la comédie, le départ, c'est le Jourdain, au milieu de tous ses professeurs, et il s'épanouit, il s'agit, il est suffisant! Premier mouvement. Second mouvement : au lieu que ce soit lui qui domine tout le monde, voici qu'un à un chacun des pédagogues s'empare de lui, s'impose à lui. Et alors, il est bien insuffisant! Le second acte finit sur une danse légère, celles des tailleurs : c'est la comédie qui déjà devient féérique.

Musicalement, le troisième acte est un chef-d'œuvre; car il commence par le rire perlé de Nicole, lequel n'en finit pas, met toute la salle en joie, se communique physiquement, électriquement. Quelle ouverture! L'acte parti, lancé de cette manière, il y a une forte scène, solide, celle de M^{me} Jourdain :

— Enharnacher... Carême-prenant... U-O- DA DA! FA! FA! Qu'est-ce que c'est que tout ce galimatias?... Votre comte a des bontés pour vous et vous fait des caresses, mais il vous emprunte votre argent!... Il me semble que j'ai diné quand je le vois!...

Scène pleine, si pleine des plus merveilleuses choses. Mais peut-être trop pleine pour le spectateur moyen, par conséquent léger. Il faut le reposer. Il faut une diversion. Molière le sent. Il a l'instinct génial de son métier. Et il écrit alors dans l'acte une sorte d'entr'acte, suite de scènes de *dépit amoureux*, légères, faciles, familières, de ces scènes dont les critiques disent volontiers :

« Il les avait toutes prêtes! On en trouve dans beaucoup de ses pièces. »

Sans doute. Et c'était pour la joie et le repos de ses spectateurs : Cléonte, Covielle, Nicole, Lucile. C'est exquis, il y a le plus délicieux portrait d'Armande Béjart. Puis c'est une reprise des grandes scènes de puissante comédie, la demande de Cléonte, le mot terrible de M^{me} Jourdain :

— Notre fille n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants qu'ils payent peut-être bien cher en l'autre monde...

Et l'arrivée de Dorante et de Dorimène qui s'installent. Là-dessus, le rideau tombe et la comédie-ballet va commencer, ballet qui a été bien critiqué, ballet que Voltaire n'aimait pas trop, et qui a fait dire à Boileau comme à la critique et aux précieux de notre époque, que « ce n'était pas sérieux », qu'on avait commencé dans la grande comédie, qu'on finissait dans la farce, que Molière, pour une fois, s'était égaré pour divertir le roi, qui aimait les danses, et qu'enfin M. Jourdain qui était une « étude de caractère » (que

j'aime cette expression! on croirait entendre encore le maître de philosophie!) finissait en bouffonnerie, pour ne pas dire en pantalonade!

Comme c'est faux, archi-faux! Je ne puis exposer ici que mes propres idées. C'est dire leur valeur relative, mais si elles ont une force, c'est celle de la conviction; j'aime le ballet, comme Molière devait l'aimer. Je crois — j'ai toujours cru, qu'il convenait de faire danser, pour l'améliorer, la moitié de l'humanité. M. Jourdain était préposé littéralement à la danse; il *devait* danser ce bonhomme, car il est prétentieux, vaniteux donc enflé, donc soufflé. Soufflé, il va très aisément danser! Et il sera très drôle. On va le déguiser en Turc, parfait! Pourquoi ne pas déguiser aussi une partie des gens que nous connaissons? Quand M. Jourdain est déguisé, et pendant qu'il danse, il ne parle pas et nous, nous rions. Comme c'est bon! Tout le monde est heureux. Farce! Farce! Bien sûr! Comme le caractère. J'ai parlé d'un modèle possible, le chapelier Gaudoin. Savez-vous comment il a fini, celui-là, dans la réalité? Il a fini à Charenton! C'est un autre genre de ballet! Mais de ce genre, Molière n'eût pas voulu. Avec son génie, il a pris le plus plaisant des costumes turcs: il en a fait un mammamouchi. Strif, straf, strof, strof! Entendez-vous M. Jourdain? Le maître de philosophie a eu soin de lui désarticuler la bouche afin qu'il le dise bien pour votre plaisir!

Mais il y a des gens rebelles, qui ne veulent rien entendre: « Molière s'est égaré, s'est diminué, aurait-dû refaire *Le Misanthrope*! » Plaisanterie! Est-ce que *Le Misanthrope* se refait deux fois? Et puis, pourquoi voulez-vous qu'il ait travaillé dans le sérieux toujours? Pourquoi lui enlever cette allégresse qui, à cette minute-là, a fait son palpitant génie? Oui, il a été heureux six semaines! Oui, pendant six semaines il s'est abandonné; il n'a pas vu Boileau, il n'a pas pensé à lui, à ses règles, à la postérité. C'était l'été. Il était pressé, il a été épanoui, subtil et léger! Et par là il nous a donné du bonheur, et il s'est montré mille fois plus naturel que dans son grand et si beau *Misanthrope*. Car autour d'Alceste, dont le cœur parle si juste, il y a Philinte dont l'esprit parle trop élégamment; et il y a cette charmante Eliante qui, pour mieux parler encore que Philine, s'inspire des grands Latins et copie Lucrèce. Au lieu que dans le *Bourgeois*, c'est Molière apaisé, libéré, qui se donne largement parce que, d'abord — je vous l'ai dit tout à l'heure — il redevient amoureux de sa femme, parce qu'aussi il a l'impression que cette fête royale sera belle et que l'idée d'une fête augmente chez un auteur de théâtre l'art dramatique lui-même. Elle lui donne la vision de la fête, de sa fièvre et de son élégance, et par conséquent le mouvement, une des qualités les plus précieuses. Enfin, si tout le théâtre de Molière, plus encore que par son observation géniale, vaut par un certain magnifique rythme de cœur qui s'entend à toutes les scènes importantes, nulle part plus que dans *Le Bourgeois* me semble-t-il, on n'en entend le battement ingénu. Ce battement de cœur, il s'appelle tout simplement le don de poésie. Il est le grand mystère: c'est lui qui transfigure et qui empêche la vie transposée de rester seulement et simplement ce qu'elle est.

Antoine, qui pourtant a monté Molière amoureux, n'a jamais voulu croire qu'il fût vraiment poète. Et il lui opposait Shakespeare. J'ai toujours, à ce sujet, lutté contre Antoine: Molière a été poète de la plus délicieuse manière pour nous, qui est la française. Il l'a été par sa délicatesse, et par cette divination qui lui fait orner de mille détails aimables le plus vulgaire sujet. Voilà le miracle du *Bourgeois*! Quel sujet terrible tout en laideurs, semble-t-il: le nouveau riche! Il en fait une chose comique, aimable, exquise, capable de s'imposer par sa grâce divertissante aux grands, aux petits, aux lettrés, aux simples! Grand homme! Grand homme! C'est là la marque.

Il n'a guère connu le succès populaire avec cette pièce, de son vivant. Il est possible que certains rires l'aient fort touché, mais il a rapporté *Le Bourgeois* à Paris dans son théâtre, et il a connu des recettes médiocres. Sa destinée a mis du temps à s'établir: elle est établie. De nos jours, donnez-vous la peine, je veux dire la joie d'aller voir jouer ce chef-d'œuvre. C'est le triomphe, et devant tous les publics, puisque les prix vont de cinquante francs à cinquante sous. Or, le plaisir est le même pour tous les prix. *Le Bourgeois Gentilhomme*, ces vacances dernières, a fait connaître à la Comédie-Française des recettes dont aucune pièce n'a approché. Cette fois-ci enfin aurait-on fini de discuter le ballet? Mais il ne l'est jamais à la représentation! Il ne l'est que dans les livres! Allons, saurait-on gré, cette fois, à Molière de son bonheur et de son allégresse? Je le crois! Cette fois, il y a accord entre le génie

du grand homme qui était — malgré ses quarante-huit ans seulement — celui d'un vieil homme chargé d'expérience et parvenu à la parfaite sérénité, et le public qui a la mentalité d'un enfant ingénu, car il n'aime ni le cynisme, ni l'ironie trop déchirante, ni le réalisme trop cru, il aime surtout d'abord qu'on soit aimable, fort et bon.

Mais, mesdames, messieurs, il y eut tout à fait à l'extrémité de la vie de Molière, à la dernière heure de sa vie, un autre accord aussi que je tiens à signaler dans les derniers mots de cette causerie. *Le Bourgeois* est de 1670. Calculons avec émotion: Molière est à deux ans et demi de sa mort; il n'a plus que trente mois à vivre, à respirer, à jouer, à créer, à s'épanouir. Il est déjà bien malade. Peut-être même déjà qu'il s'étourdit; peut-être que la poésie légère et si parfaite de nuance, de goût, du *Bourgeois*, il nous l'a donnée en sentant que c'était le dernier chant clair de sa vie! Car il fera encore des chefs-d'œuvre, mais aucun ne retrouvera ce parfum de gaieté dégagee et irrésistible, ni *Les Femmes Savantes* que je ne me déciderai jamais à trouver un grand sujet, ni *Le Malade* qui est si poignant!...

* * *

Donc, trente mois après, par un soir funèbre de février, vous savez le drame qui arrive. Vous savez comme on l'emporte de scène, crachant le sang, étouffant. Il est ramené chez lui, dressé sur deux oreillers et il expire.

De chaque côté de son lit, pour l'assister à cette minute cruelle, où il va quitter ces humains qu'il a tant observés, il y a deux petites Sœurs des pauvres, deux visiteuses de la misère parisienne. Ce sont elles qui diront les prières nécessaires à sa dernière angoisse d'homme qui, pourtant, n'a pas connu la vanité; ce sont elles qui, de leurs mains secourables, prendront, si j'ose dire, une seconde, son âme, pour la remettre à qui de droit; et elles, ces Sœurs des pauvres, soudain en cette minute, elles sentiront — avec quel émoi! — l'étonnant rapport qu'il y a entre l'ingénuité de ce grand génie humain et la pieuse candeur de leur charité surhumaine.

RENÉ BENJAMIN.

Philippe II et ses calomnieux

La mort de Don Carlos

La légende a toujours la vie dure et l'histoire a grande peine à prévaloir contre elle. C'est que, très souvent, la légende déforme les événements en fonction des passions ou des idées préconçues, tandis que l'histoire par sa sereine objectivité ne se prête ni aux fantaisies de l'imagination, ni aux partis pris de la malveillance ou de la rancune. Parmi les personnages qui ont le plus à se plaindre de l'injustice de la légende à leur égard, figure, en toute première place, Philippe II. Des historiens du plus haut mérite, comme notre illustre archiviste Gachard et comme Bratli, l'auteur du travail le plus complet et le plus objectif concernant ce prince, ont pu, au moyen de preuves irréfutables, faire éclater l'inanité et l'injustice flagrante de certaines accusations, le grand public n'en reste pas moins prévenu contre « le Tibère de l'Escorial » et continue à juger Philippe II d'après le portrait inventé de toutes pièces par l'auteur trop vanté d'*Ulyssenspiegel*, plutôt que d'après les documents historiques.

Comment expliquer cette injustice persistante à l'égard d'un souverain qui, s'il ne fut pas le héros et le saint que, versant dans un excès contraire, M. Louis Bertrand a voulu nous faire voir dans son récent ouvrage sur sainte Thérèse, supporte cependant,

d'une façon fort avantageuse pour lui, la comparaison avec tous les princes de son temps ?

Cette injustice s'explique tout d'abord par le caractère et même par l'aspect physique de Philippe II. Les magnifiques portraits que nous en a laissés le Titien ne parviennent pas, en dépit des tendances à la flatterie inhérentes à la peinture officielle, à nous le présenter sous un aspect sympathique. Ses traits reflètent une morgue dédaigneuse, un perpétuel et solennel ennui. On lit sur cette physionomie la froideur, le manque de spontanéité, l'esprit de dissimulation. Vraiment l'expression du visage est ici le miroir de l'âme : Philippe II est, avant tout, un politique, un froid calculateur. En lui tout sentiment est dominé par la raison d'Etat. Jamais il ne parviendra à provoquer l'enthousiasme des foules ; jamais il ne saura trouver les paroles ou les gestes qui suffisent parfois, comme ce fut le cas pour Charles-Quint, à rendre un souverain populaire. On sait combien fut déplorable l'impression qu'il fit sur ses sujets des Pays-Bas et comment notre peuple, toujours prompt à juger d'après les apparences, reprocha à son souverain ses allures distantes et dédaigneuses, attribuables probablement à la timidité plus qu'à l'orgueil.

Ce qui a encore contribué à entourer Philippe II d'une légende défavorable c'est le fait que, par sa politique internationale, il entra en conflit avec les pays qui, au cours des siècles suivants, allaient acquérir une influence prépondérante sur l'opinion européenne. Les historiens français, anglais et hollandais se sont vengés sur la mémoire de Philippe II des craintes provoquées par la puissance de l'Espagne et par la politique qui tendait à placer l'Europe entière sous l'autorité de l'ascète couronné de l'Escurial. Il faut reconnaître, du reste, que Philippe II fut bien près du succès et que les craintes qu'il inspira ne furent pas sans fondement. Sans la tempête qui disloqua l'*Armada* et la fit périr lamentablement sur les rochers des Orcades et de Hébrides, l'Angleterre était réduite à merci et le catholicisme y était restauré. Maître, à la fois, de l'Espagne et de l'Angleterre, Philippe II imposait ses volontés à la France déchirée par les guerres de religion et avilie par les turpitudes des derniers Valois. Quant à la jeune République



Le Titien. — PHILIPPE II, (Musée du Prado)

des Provinces Unies, privée de ses alliés, elle aurait été absolument incapable de défendre son indépendance contre les armes de Farnèse. Ainsi, le programme politique de Philippe II pesa, comme un cauchemar, sur tous les peuples de l'Europe occidentale menacés dans leur indépendance, et cette crainte se transforma en sentiments de colère et de haine qui persistèrent, même après que le péril se fut évanoui.

Mais la cause principale de cette animosité persistante contre Philippe II provient incontestablement du fait qu'il s'affirma, en toutes circonstances, l'ardent champion de la restauration catho-



Sanchez Goëlle. — L'INFANT DON CARLOS (Musée du Prado)

lique contre la marée montante du protestantisme. S'il échoua en Angleterre et en Hollande, par contre en Belgique, comme le proclame M. Pirenne : « un résultat pourtant subsiste de ses efforts gigantesques... : la restauration et la victoire de catholicisme ». Et la France n'est-elle pas, elle aussi, redevable à Philippe II du triomphe de l'orthodoxie ? Car ce fut bien plus la crainte de la politique espagnole et de l'appui donné à la Ligue, que les convictions sincères qui poussèrent Henri IV à faire ce qu'il appelait, fort irrévérencieusement « le grand saut » et à se convertir, épargnant ainsi à la fille aînée de l'Eglise de se voir gouvernée par un roi protestant.

C'est ce rôle de défenseur acharné du catholicisme et de protagoniste de la Contre-Réforme que beaucoup d'historiens, transposant, par un singulier anachronisme, les conceptions libérales modernes en plein XVI^e siècle, ne peuvent pardonner à Philippe II. Ils se plaisent encore à le représenter comme l'adversaire du progrès, comme l'instrument de la réaction et de l'absolutisme et ils reprennent la conception des pamphléaires hollandais dépeignant le roi d'Espagne comme le sombre génie du mal, suscité pour arrêter le développement de la liberté politique et religieuse. Ils personnifient en lui tous les vices, toutes les infamies, toutes les cruautés, jusqu'à lui jeter à la face, comme une injure suprême, l'épithète de « démon du Midi ».

Passe encore si ce n'était que des fautes politiques — et, incontestablement, en dépit de ses talents d'homme d'Etat, il en commit de fort lourdes — que les historiens reprochent à Philippe II, mais ils poussent leurs accusations et leurs calomnies jusque dans le domaine de la vie privée du roi.

C'est ainsi, que malgré la lumière faite, depuis plus d'un demi-siècle, par Gachard sur cet épisode, certaines personnes s'obstinent encore à accuser le roi d'avoir fait mourir par le poison son fils Don Carlos. Une fois déchaînée la calomnie s'est donné libre jeu : certains écrivains libéraux ont salué dans ce jeune prince un champion de la liberté de pensée, un martyr de



Sanchez Goello. — DON JUAN D'AUTRICHE.
(Musée du Prado)

n'était qu'un lamentable dégénéré, triste produit d'une série d'unions consanguines alliant les tares, ataviques des maisons royales d'Espagne et de Portugal. Faible, rachitique, contrefait, perpétuellement rongé par la fièvre, il avait hérité du déséquilibre mental de sa bisaïeule Jeanne la Folle. Ses crises étaient marquées par des accès de violence et de cruauté contre les gens comme contre les bêtes. Un jour, on avait dû arracher à sa fureur un malheureux cordonnier qu'il voulait contraindre, le poignard sur la gorge, à avaler des souliers trop étroits. Un autre jour, il s'était enfermé, en cachette, dans les écuries royales et s'y était amusé à blesser et à mutiler à grands coups d'épée tous les chevaux. Sa plus grande joie était de faire fouetter ses pages et ses serviteurs pour s'amuser de leurs cris de douleur. Il avait montré une telle précocité d'instincts vicieux que, dès l'âge de dix ans, on avait dû, par mesure de précaution, le tenir éloigné de la société des femmes.

Dans ce corps débile et cet esprit mal équilibré résidait une ambition démesurée, allant jusqu'à exprimer publiquement le désir de renverser son père pour régner à sa place et à fomenter, avec la légèreté et l'inconscience d'un fou, des complots dans lesquels il s'efforçait d'engager les plus grands seigneurs.

Philippe II, inquiet des extravagances et des accès de brutalité de son fils, avait essayé de le corriger par des observations et des réprimandes, sans obtenir d'autre résultat que de provoquer dans le cœur de son malheureux enfant des sentiments de plus en plus violents de haine et d'insubordination. C'est pourquoi, à la grande fureur de son fils, il refusa de le faire proclamer héritier présomptif et repoussa toutes les ouvertures matrimoniales faites au jeune prince par les cours de Paris et de Vienne. Le refus du roi de lui confier le gouvernement général des Pays-Bas mit Don Carlos au comble de la fureur; il se jeta, un poignard à la main,

l'esprit de tolérance, un défenseur des Belges révoltés, tandis que des romantiques, dont Schiller, ont fait de lui la victime de la jalousie paternelle. Nouvel Hippolyte d'une nouvelle Phèdre, il aurait armé le bras vengeur de son père par une intrigue amoureuse avec la troisième femme de celui-ci, Elisabeth de France. Les historiens sérieux n'ont pas eu de peine à montrer l'inanité complète de ces accusations, dont aucune n'a pour elle l'ombre même de la vraisemblance. La vérité est toute autre; Don Carlos, né à Valladolid, en 1545, du mariage de Philippe II avec Maria de Portugal, qui mourut en lui donnant le jour,

sur le duc d'Albe en apprenant que celui-ci lui avait été préféré pour cette importante mission.

Le roi cependant ne voulut pas sévir immédiatement. Avec sa lenteur habituelle et sa grande prudence, il résolut de faire une dernière tentative et d'éprouver, une fois encore, la valeur morale et intellectuelle de son fils, en le faisant entrer au conseil d'Etat.

Comme il fallait s'y attendre, le désordre cérébral du prince héritier ne fit que s'affirmer sur ce nouveau théâtre. Son esprit brouillon et ses prétentions à l'omniscience démontrèrent d'une façon irrécusable son incapacité foncière à jouer un rôle quelconque dans les affaires du gouvernement.

Le roi se trouvait fort perplexe sur les mesures à prendre, lorsqu'un nouveau complot fomenté par le prince précipita le dénouement. Philippe II apprit par les révélations de son frère naturel Don Juan d'Autriche et d'autres grands personnages de la Cour, que Don Carlos avait formé le projet de fuir à l'étranger, soit en Italie, soit en Allemagne, d'y réunir des partisans et, de là, dicter ses conditions à son père. Coup sur coup le roi reçut confirmation de ce projet par un banquier, qui lui révéla que le prince tentait de négocier un emprunt sur la place de Séville, et par le directeur général des postes, qui lui apprit que des chevaux avaient été retenus pour mener un grand personnage à toutes brides vers la frontière.

Il n'y avait plus de temps à perdre. Don Carlos, jouant à l'étranger le rôle de chef d'opposition, pouvait, même dément et incapable, susciter à son père les plus graves embarras. Tant que les intrigues du prince n'avaient pas dépassé les limites du royaume, Philippe II avait patienté, mais, du moment que des éléments étrangers pouvaient se mêler aux complots de ce fils dénaturé, ce n'était plus le père, c'était le souverain qui était en jeu. Il fallait, à tout prix, empêcher semblable attentat contre la sûreté de l'Etat.

Dans la nuit du 18 janvier 1568, le roi convoqua au palais de Madrid quatre de ses plus sûrs conseillers et « parlant, nous dit



Santoja. — ÉLISABETH DE VALOIS, troisième femme de Philippe II.
(Musée du Prado)

l'un d'eux, comme jamais nul homme n'avait parlé », il exposa, le cœur brisé et la voix tremblante, les raisons qui l'obligeaient à faire passer au-dessus de ses sentiments de père ses devoirs de souverain et à mettre son malheureux enfant hors d'état de nuire aux intérêts supérieurs de la Monarchie. D'accord avec ses conseillers, il décida de mettre son fils en état de détention dans ses appartements et, pour enlever à cette mesure tout caractère de vengeance privée, de notifier par une lettre circulaire à tous les princes étrangers et à toutes les autorités de ses vastes états qu'il avait été obligé d'interner son fils à cause « de ses déficiences, tant au point de vue de l'intelligence que de la santé, qui risquaient de causer un grave préjudice à la chose publique ». Cette circulaire fut effectivement expédiée le 12 février 1568.

Un des témoins de ce drame, poignant entre tous, nous a conservé le récit de la scène tragique qui suivit immédiatement la séance du conseil. « Le roi se leva et les assistants le suivirent ; à travers les longs corridors, cette troupe silencieuse, à peine éclairée par une faible lueur, s'avança vers la chambre de l'enfant. Les portes furent ouvertes sans bruit. Le prince était couché et causait avec ses gentilshommes. Avant qu'il fut prévenu, le roi était à son chevet et fit enlever les armes que l'enfant tenait toujours à sa portée. En voyant la figure morne et sévère du roi, le prince épouvanté se jeta au bas de son lit et s'écria : « Votre Majesté veut-elle me tuer ? » Mais le roi lui répondit froidement de se calmer et que tout ce qu'on allait faire était pour son bien. Un huissier ayant apporté des clous et un marteau, le roi fit clouer les fenêtres. Quand ce fut terminé, le roi remit au duc de Feria la garde du prince, interdit toute communication avec le dehors, et sortit sans regarder son fils. »

Le prince était ainsi mis dans l'impuissance de nuire, mais sa rage et son désespoir ne connurent pas de bornes. Il chercha une diversion dans des excès de nourriture et de boisson qui achevèrent de ruiner sa santé délicate. Il tomba gravement malade et voulut calmer les ardeurs de la fièvre en buvant en quantité exagérée de l'eau glacée ; finalement une pleurésie purulente l'emporta le 24 août 1568.

Tels sont les faits établis sur un ensemble de documents irréfutables ; tous les détails qu'on y a ajoutés ne reposent sur aucune base solide et ne résistent pas au scalpel de la critique. Il en résulte que Philippe II ne peut être rendu responsable de la mort de son fils et que, loin d'être blâmé pour sa conduite dans ces circonstances tragiques, il doit surtout être plaint. Jamais cœur paternel, et l'on sait par ses lettres aux infantes combien Philippe II était père bon et aimant, ne fut soumis à plus cruelle épreuve. Dans toute cette affaire, il ne fit qu'obéir aux exigences de ce qu'il appelait lui-même « son dur métier de roi » et les calomnies propagées contre lui à cette occasion sont aussi radicalement fausses que profondément injustes.

Vicomte CHARLES TERLINDEN.
Professeur à l'Université de Louvain

Conférences Cardinal Mercier

La prochaine séance aura lieu le mardi 10 janvier à la salle Patria (5 heures).

M. François Mauriac y parlera de :

La responsabilité de l'Écrivain

Cette conférence sera publiée dans un de nos prochains numéros.

CHRONIQUE POLITIQUE (1)

Le problème de la couverture

On ne saurait assez insister sur les considérations politiques qui commandent la solution du difficile problème de la défense de la Belgique. Il ne s'agit pas de pourvoir à la sûreté d'un Etat abstrait, situé quelque part dans l'espace, mais de notre pays, tel qu'il est placé aux confins de la France et de l'Allemagne, dépourvu de frontières naturelles, obligé dès le premier jour des hostilités à lutter pour la conservation des centres vivants de son activité économique. En quelques jours, en quelques heures même, la Belgique peut être envahie, paralysée par la saisie des principaux nœuds de ses communications et par l'arrêt forcé de ses organes administratifs. Si elle demeure sans une armée immédiatement prête au combat, sans fortifications commandant les routes probables de l'invasion, il ne serait pas difficile à un nouveau von Emich de se ruer sur Liège avec deux corps en utilisant sur une large échelle les milliers de camions automobiles dont l'industrie allemande est si richement pourvue. L'Allemagne a poussé très loin la standardisation des véhicules de ce genre et leur emploi en masse faciliterait singulièrement une attaque brusquée en permettant une concentration rapide et un transport aisé de forces importantes. Le développement de l'aviation donne également à un assaillant des moyens de porter immédiatement la dévastation et la terreur sur toute l'étendue du territoire. Faute d'une couverture, infiniment plus solide et plus complète que celle de 1914, la Belgique peut être mise hors de combat en un très court délai.

Elle risque donc toujours de devenir la simple victime passive d'une lutte livrée sur son sol — au milieu de quelles ruines — et dont elle est l'enjeu. Dans l'ordre matériel, on sent ce que cela veut dire : la population tout entière réduite à un véritable esclavage, condamnée à la déportation ou au travail forcé, les usines ravagées, les matières premières pillées, les maisons vidées des combles à la cave. Dans l'ordre politique, c'est pire encore. Si notre organisation militaire permanente ne peut, d'une façon certaine, nous assurer une huitaine de jours de répit, notre pays est fatalement voué à être conquis et occupé sans avoir l'occasion de faire un geste efficace d'énergie. Ce serait, après la guerre, la perte définitive de notre indépendance.

Nous devons bien nous mettre dans la tête que l'indépendance de la Belgique n'est pas pour tout le monde comme un principe ancien, qui va de soi, que l'on ne discute point. Le royaume de Belgique n'a pas encore cent ans d'existence ; nos grands-parents, nos arrière-grands-parents sont nés sous un régime étranger. La France, l'Angleterre peuvent être menacées de diminution, de décadence, d'humiliations insupportables. Nous sommes en cas de guerre menacés de disparition. Supposez une guerre européenne s'ouvrant dans des conditions telles qu'une armée belge, surprise avant la mobilisation ou dispersée au premier choc ne puisse entrer en campagne, supposez ensuite une occupation de quatre ans sans qu'il y eût un coin de terre inviolé, sans qu'il y eût même sur l'Yser une force nationale toujours debout pour affirmer l'existence de l'Etat et la volonté de la Nation, sans qu'il y ait, hélas, du sang belge versé pour que jour par jour les Alliés demeurent visiblement des débiteurs et ne se transforment pas insensiblement en créanciers ; que deviendrions-nous à la paix ? Le problème de la défense

(1) Chronique de quinzaine.

nationale tombe tout de suite chez nous à l'essentiel. Il s'agit d'être ou de ne pas être; la moindre erreur serait mortelle. L'invasion brusquée victorieuse serait la destruction de notre existence politique. Maintenir celle-ci, quelle que soit l'étendue de nos revers, quelle que soit la lenteur des secours promis a toujours été l'objectif des hommes d'Etat qui ont approfondi chez nous le problème de notre défense. Nous pouvons aujourd'hui répéter ce que Paul Devaux écrivait en 1859 à Ch. Rogier à propos des fortifications d'Anvers : « Le sort de la Belgique, en cas de guerre européenne, ne dépendra pas des causes générales et des événements extérieurs. Il est en grande partie entre nos propres mains. Alors même qu'elle devrait succomber dans la lutte, la question de savoir si elle reviendrait un jour dépendrait de la manière dont elle se serait défendue ».

Au cours de la grande guerre, notre armée a rendu des services inestimables à la cause des Alliés; la part qu'elle a prise dans l'échec de l'offensive allemande du début, celle qu'elle a assumée dans la défense du front commun ont donné au gouvernement, même réfugié à l'étranger, l'autorité nécessaire pour parler au nom d'un peuple qui n'abdiquait pas. Dans des circonstances décisives, par exemple lors de la mise en train du ravitaillement, il lui restait un suprême atout entre les mains pour peser sur les décisions des Alliés naturellement portés à faire bon marché des souffrances du pays envahi. L'armée de l'Yser constituait son seul titre à être traité en puissance souveraine.

Ces circonstances difficiles peuvent se représenter. C'est pourquoi il faut souligner l'importance capitale des mesures destinées à parer à une brusque anéantissement de nos forces défensives dès l'ouverture des hostilités. Toute organisation militaire qui, pour être efficace, suppose un espace et des délais, que manifestement nous n'avons pas, est à condamner. Demain comme hier, le sort politique du pays se jouera aux premières heures de la lutte. Selon que la couverture sera suffisante ou non, ce sera pour le pays la mort sans phrases ou la possibilité de vivre. Même vaincu sur le champ de bataille, rien n'est définitivement perdu si l'armée subsiste, assez forte pour continuer la lutte, assez solide, malgré les coups reçus, pour recevoir l'afflux des réservistes. Si au contraire, elle est pulvérisée au premier choc, la Belgique serait livrée à toutes les chances du mauvais sort, à tous les marchandages, et en fin de compte, dépourvue de tous les attributs d'un Etat vivant, elle aurait à redouter ses amis presque autant que ses ennemis.

Comte Louis DE LICHTERVELDE.

L'optimisme médical (1)

C'est une histoire vécue d'hier. Une journée froide d'octobre vous a saisi matinalement, alors qu'une visite faite la nuit même, vous donnait le droit de parfaire un repos écourté.

Les activités du jour ont déferlé sur vos âmes, vos mémoires ont dû se tendre, votre patience a subi de rudes épreuves, vos cœurs ont dû compatir, vos jugements se raidir, votre musculature est épuisée, et, dans le calme relatif de la rue plus silencieuse et plus écartée que choisit d'habitude le praticien pour y fixer sa demeure, vous vous dirigez enfin vers votre foyer.

Le col relevé, le cigare aux lèvres, le médecin marche dans la brume d'automne, la pluie tombe fine et froide, le vent par bourrades rend illusoire la protection contre la pluie, les pieds ont froid, la tête est lourde, les vêtements sont trempés, et une

(1) Causerie faite à la réunion générale de la Société médicale belge de Saint-Luc, à Bruxelles.

angoisse trouble l'esprit : « Combien de visites à faire encore, peut-être, en rentrant. »

Tous, vous avez vécu cette histoire. La clef dans la serrure le *home* s'ouvre; le corridor est accueillant et clair, une bouffée tiède caresse le visage, et tandis qu'au vestiaire le médecin se débarrasse de tant d'humides choses et qu'il se lave les mains sous l'eau chantante du foyer, voici qu'une voix connue lance un appel anxieux, un frou-frou de robe frissonne dans l'escalier, de petits pas menus se hâtent, deux fines mains se saisissent des siennes, une femme lui pose la question qui la tourmente : « Mon pauvre homme, que tu dois être fatigué ».

Ah! non, il ne veut pas le paraître. Tant de bonté se lit dans ces prunelles bleues, tant de sacrifices silencieux ont passé derrière le pur front de sa compagne, ces mains ont été les distributrices de tant de générosités, tout cet être s'est tellement associé à sa vie professionnelle, et au lieu de le trahir en l'entraînant au plaisir, l'a, au contraire, si vaillamment fixé dans le devoir, qu'il ne peut s'empêcher de déposer sur ce front d'épouse et de mère, le baiser reconnaissant de l'homme dont elle a choisi, aimé, compris et partagé la vie.

L'optimisme médical est donc aimer sa vie de médecin pour la donner, et la femme du médecin peut être une des sources où cet optimisme se puise et s'entretient.

* * *

Au soir de ses luttes au dehors, il faut au travailleur, pour se refaire, la douce caresse d'une affection.

Alors, les rôles se renversent.

La fatigue de l'homme, muée en faiblesse par le labeur du jour, redevient force, au contact de celle qui garde pour lui, une place au foyer.

Gracieuse faiblesse de nos jours, la femme est la force de nos soirs fatigués. Réalisant au sein de la famille son naturel besoin de dévouement, l'épouse redonne, chaque jour, au travail, un homme reconforté.

La force combattive du lutteur se retrempe dans la stimulante tendresse de la compagne, et la faiblesse de l'épouse se fortifie dans la sécurité défensive de son protecteur légal.

De cette oscillation naît un rétablissement, un maintien de forces vives.

Cet effort masculin que la fidélité d'une affection féminine remonte, est la vertu sociale du foyer.

Aimer quelqu'un vraiment, c'est l'aimer pour lui-même et non pour soi-même; c'est l'aimer pour ses idées; c'est en voir les défauts pour les redresser d'une main douce, c'est attendre le même service de l'autre, c'est s'acheminer par un concours mutuel vers un être intellectuel et moral de plus en plus rapproché de Dieu.

Voilà le vrai mariage, celui qui parachève et annoblit, ce que l'instinct souhaite. Certes, il est pour le médecin, et vous me l'accorderez, une source d'optimisme médical.

Mais il en est d'autres.

Il y a l'enfant.

* * *

Par le don d'elle-même au possesseur de son consentement, la femme, sublime source et victime de vie, immole chastement sa liberté; elle s'abdicque ravie et donnée dans une éclipse condescendante; dans une intime tolérance, elle s'oublie et conquiert à la fois, elle s'offre et se prête vibrante; émue, elle se voue à une fonction exaltante et pure, qui permet dans le recueillement d'une satisfaction apaisée, la réalisation d'un être nouveau.

Dans cet être, qui naîtra d'elle et de lui, sera la récompense et le fruit de leur légitime amour.

Pour l'Eglise, c'est un devoir sacré, dignement accompli; elle l'entoure de protection, de stabilité, de respect; elle enseigne qu'il assure la lignée des serviteurs de Dieu.

Mais là, n'est, pour les égoïstes, qu'un accident de cohabitation.

Pour ceux, au contraire, qui savent voir plus haut, il y a, à côté de ces éclipses créatrices, qui sont des apogées dominantes, une forme mystique, perdurante et supérieure de l'amour se continuant dans l'enfant.

L'enfant de la chair, doit être aussi le fruit de l'intellectualité et de la vie morale des conjoints.

Les intelligences et les âmes s'aiment, s'épousent aussi, se

compénétrant, s'aident, se développent, pour enfanter dans le domaine intellectuel et moral, des perfectionnements de pensées et d'actions qui, glissant dans l'enfant, sont à leur tour des fruits heureux et tangibles d'un mariage donnant ses plus pures joies au vrai foyer et ses plus grands fils à la société.

Dans les hautes fonctions du devoir conjugal ainsi compris, le médecin rencontre donc dans l'enfant une raison d'optimisme.

Son devoir professionnel l'oblige à se pencher vers les petits des autres, et il se doit de leur conserver les énergies physiques du don de la vie.

Son attention fixée sur l'évolution de ces espoirs de nos cités et de l'Eglise ne peut que puiser de l'optimisme au contact de ce puissant fleuve de jeunesse qui descend des sommets du bien pour abreuver la terre.

* * *

Mais il y a pour notre optimisme d'autres sources encore :

Il y a l'esprit de corps;

Il y a les traditions professionnelles;

Il y a l'exemple des aînés.

Les aînés! Cette troupe remarquable d'hommes de bien, qui, à travers l'histoire, ont défilé en démontrant par la pratique incriticable du vrai devoir médical, qu'il faut aimer sa vie pour la donner.

La Chine, l'Egypte, la Perse, la Grèce, des milliers d'années avant notre ère, Rome, le moyen âge ont connu et célébré des médecins dignes et bienfaisants.

Mais voici vingt-deux grands noms modernes, d'une science et d'une droiture professionnelle exemplaire, que je dois à la grande érudition de notre historien médical, le docteur Tricot-Royer. Ces noms constituent pour notre optimisme un sénat du savoir et de l'honneur professionnel :

Sir Humphrey Rolleston, à Londres;

Professeur Welch, à Baltimore;

Capparoni, à Rome;

Giordano, à Venise;

Jeanselme, Ménétrier, Laignel-Lavastine, Lecène, Sergent, Balthazard, à Paris;

de Lint, Nieuwenhuis, Van Seters, en Hollande;

Delannoy, du Mans, en France;

Bugiel, Szumonski, Wirhicki, en Pologne;

da Silva, Carvalho, en Portugal;

Renaud, au Maroc;

Abadié, à Oran;

Krumbhaar, à Washington;

Mariscal, à Madrid

Ces collègues sont pour nous des exemples d'optimisme.

* * *

Mais laissez-moi vous parler de la source par excellence de l'optimisme médical : de la vie intérieure.

Dans votre circulaire, invitant les professions libérales ou carrières similaires à suivre la retraite que vient de prêcher, avec son admirable talent, le R. P. Hénusse, vous disiez que l'anarchie des intelligences et des volontés, l'abdication devant le Devoir, le débordement du sensualisme, et, surtout, l'envahissement du « laïcisme », et la méconnaissance du règne social de Jésus-Christ justiaient votre initiative dans les temps troublés où nous sommes.

Nous pouvons donc considérer ensemble un moment la valeur et la puissance morale de cette vie intérieure.

Il y a une vie intérieure pour ceux qui ne croient pas, comme il y en a une pour ceux qui ont la Foi.

Mais quelle différence entre l'une et l'autre.

Loin de moi la pensée d'oser dire que le médecin croyant a le monopole de l'optimisme.

Trop de belles figures de médecins ne partageant pas nos idées philosophiques et religieuses ont passé et passent encore parmi nous comme des hommes de devoir.

D'autre part, l'expérience de la vie prouve trop souvent, que l'habit ne fait pas le moine.

Mais, sans crainte d'exagération, on peut répéter devant vous, qui sortez d'avoir été secoués durant une retraite par la chaude et convaincante parole du P. Hénusse, on peut affirmer que la vie intérieure, dans son sens chrétien, impose au médecin que la

Foi illumine, un optimisme de dévouement irrésistible et fécond.

Certes, l'incroyant peut trouver dans la science pure, dans une bonté d'âme naturelle, dans un foyer heureux, des motifs qui l'incitent à aimer sa vie pour la donner. Mais combien la matière pèsera d'un poids lourd sur son élan.

Au contraire, combien l'âme qui s'ouvre large au souffle divin, trouvera de force là où l'incrédule trébuché dans l'isolement de sa faiblesse et dans l'obscurité de sa solitude.

Souvenez-vous de cette page de l'Evangile, où, dans une de ses courses apostoliques, notre Divin Sauveur est entouré, bousculé par la foule.

Une femme, croyant vivement à la vertu curatrice de Jésus, et désirant non moins vivement guérir, le touche, croyant, que, de ce contact sortira sa guérison. Et Jésus, de se retourner, et de dire : « Quelqu'un m'a touché, car, j'ai senti qu'une puissance était sortie de moi. »

Toucher le Christ!

Maintenant que sa Résurrection a mis le sceau à sa mission et à sa Révélation complète, le pouvons-nous encore?

Ne venez-vous pas de le faire en ces trois jours de retraite?

Un chacun n'a pas la chance d'être jeté à terre incrédule, sur la route de Damas, pour se relever homme de foi.

L'évolution morale d'un homme peut demander une vie entière.

Ce qu'elle exige de tous, qu'elle soit précoce ou tardive, lente ou rapide, c'est d'avoir touché le Christ.

C'est-à-dire, d'avoir connu l'épreuve, l'humilité, la prière, la réflexion dans le recueillement, jusqu'à ce qu'on arrive à un amour dégagé du moi, au don dans l'abandon, à l'intention pure et surnaturalisée.

Alors, nous avons vraiment touché Jésus-Christ, et alors une puissance se dégage de Lui.

Alors Dieu vient en nous!

Il habite. Il modifie. Il construit. Il transforme. Il supprime. Il ajoute. Il conduit. Il agit. Il règne.

Christus regnat in nobis, et Christophori sumus! — Le Christ règne en nous, et nous voici ses christophores.

Ce jour-là, l'optimisme par excellence, l'optimisme chrétien a galvanisé nos âmes!

* * *

Quels moyens pratiques avons-nous pour réaliser cet optimisme médical et chrétien? Il en est quatre, je pense.

1^o Le lever matinal;

2^o La méditation quotidienne;

3^o La communion fréquente;

4^o L'acte pur dans la journée, c'est-à-dire l'acte dans l'oubli de soi.

Arrêtons-nous un très court instant sur ces quatre points.

* * *

Dehors, l'aube blanchit, la nature s'éveille, les oiseaux chantent de plus en plus nombreux, les bruits utilitaires provoqués par le travail des hommes sont encore absents.

C'est un prélude naturel, ce n'est pas encore le bruit de l'intérêt humain à la conquête de l'argent ou de plaisir, c'est la création qui rend hommage à son créateur, c'est la nature qui chante, ce n'est pas encore la comédie humaine, c'est la vérité qui réveille l'âme, à l'aurore, devant Dieu.

Cette heure est sacrée.

Heureux celui qui s'en empare pour la passer dans la méditation des devoirs du jour.

Plus heureux encore, celui qui, quel que soit le temps, se rend alors au temple pour y communier, pour y toucher Jésus-Christ.

Communier chaque jour en se levant, s'humilier profondément devant Dieu, reconnaître que Lui seul peut nous donner par sa grâce l'abégation requise pour accomplir la tâche quotidienne dans le refoulement du moi.

Demain? qu'importe! Aujourd'hui suffit avec ce que Dieu veut de nous. La joie? qu'importe!

La tristesse? qu'importe!

Le travail accapareur? qu'importe!

Le loisir propice aux caresses de l'esprit? Qu'importe plutôt ceci que cela.

Chaque acte, quel qu'il soit, étant dans notre intention exclusivement réalisé en l'honneur de Dieu, que nous importe sa modalité.

C'est l'acte pur qu'il faut voir, et c'est dans sa pureté, c'est-à-dire dans sa réalisation pour Dieu, dans l'oubli de soi-même, qu'il faut vouloir sa perfection et sa destination.

Ne pas s'agiter soi-même; ne pas agiter les autres. Déverser autour de soi ce calme souriant que crée en nous le contact divin.

Il est certain que notre égoïsme inné tâchera d'atteindre par les modalités de l'ambiance notre moi très libre et épouvantablement faible.

Mais il est certain, d'autre part, que notre moi surnaturellement fortifié, s'il n'est pas à l'abri des tentations, est, en fait — *gratia mea tibi sufficit* — suffisamment fort pour oser aller de l'avant.

C'est là, par la méditation matinale, par la communion fréquente, par la pratique de l'acte pur que nous pouvons, au contact divin humblement demandé, devenir et demeurer des optimistes volontaires.

Et vous ne me direz pas qu'un médecin qui a ainsi commencé sa journée en analysant tous ses devoirs dès l'aurore, qui a demandé avec la conviction de son humaine faiblesse de pouvoir toucher Jésus-Christ dans la communion divine, ne passera pas souriant et bienfaisant Samaritain, sur les routes de la vie.

Non, il n'ira pas béat, et joyeux de vivre, jouer la comédie humaine du médecin tant mieux.

Il saura surnaturaliser son geste médical et mettre à la disposition de toutes les douleurs, celles des riches et celles des pauvres, outre une formation scientifique solide et tenue à jour, le don optimiste de son cœur, de son intellectualité, de toute sa valeur professionnelle et de toute sa valeur de croyant.

Nous devons nous mettre en opposition de ce moderne marchand de soins, type avilissant et heureusement rare de notre profession, associé de la dichotomie, qui tend à s'enrichir honteusement aux dépens de la souffrance individuelle et sociale, qui ne veut voir dans le malade que la bête qui souffre et paie richement l'anesthésie de sa douleur.

Il faut, comme je vous le disais dans d'autres circonstances, que nous allions grossir les rangs de ceux qui sont des médecins tout courts, ceux, et ils sont nombreux encore, qui savent exercer leur art dans l'oubli et le don de soi, et se pencher sur la pauvre humanité, l'envisageant dans son corps, dans son âme, dans sa nostalgie d'Infini.

L'optimisme médical sera ainsi : l'art d'aimer chrétiennement sa vie pour la donner.

Courtrai, octobre 1927.

Docteur PEETERS.

Le rayon de ténèbres

Récemment, une panne, d'électricité plongeait dans la plus noire des obscurités, le quartier de Londres où j'ai vécu pendant un certain temps. Deux fois en un mois la chose se produisit. Et — que l'on me passe le paradoxe — ces ténèbres éclairaient de plus d'une manière les conditions sociales qui sont les nôtres.

Tout d'abord, ces ténèbres prolongées furent plus profondes que si jamais aucune espèce de système d'éclairage n'avait existé. Je n'ai, évidemment, aucune objection contre la lumière électrique, mais je prétends qu'à une certaine époque il y aurait eu plus de lumière s'il y avait eu moins d'électricité. Sans électricité du tout, chacun veillerait à ne pas manquer ou de chandelle, ou d'huile, ou de bacs de fer remplis de charbon incandescent, ou de n'importe quel autre moyen d'éclairage aussi primitif, et aussi barbare que vous voudrez bien l'imaginer, moyen qu'on aurait à portée de la main et qu'on allumerait en cas de besoin. Sans électricité, tout le monde posséderait des allumettes, ou, si vous préférez, des briquets ou de l'amadou. Les gens ne seraient-ils que des sauvages qui font du feu en frottant des bâtons, ils

sauraient au moins comment en faire et ils penseraient à se pourvoir de bâtons.

Mais en l'occurrence quand le rayon noir frappa la rue, la plupart des gens furent surpris sans chandelles, et beaucoup furent trouvés sans allumettes. Ils étaient si étroitement et si indignement dépendant de machines commandées d'une centrale éloignée par des hommes qu'ils n'avaient jamais vus, que ces hommes étaient à même de les priver de voir quoi que ce soit. Des anonymes que personne ne connaissait, pouvaient ainsi rendre tout le monde aveugle. Ils pouvaient éteindre des milliers d'yeux aussi bien que des centaines de lampes. Et cette puissance de ténèbres — infiniment plus efficace que celle du magicien de la plus terrible des légendes — appartenait à quelques inconnus, uniquement grâce à la science et à l'organisation sociale. Dans le cas qui nous occupe, la bouffée de noir fut accidentelle, mais rien ne prouve qu'elle doive toujours être accidentelle. Une grève, une guerre, une révolution industrielle, une invasion étrangère, l'une quelconque de trente six éventualités possibles et probables, peuvent éteindre les lumières de Londres du même geste gigantesque. Les pannes d'électricité dont je parle furent réparées aussi rapidement que possible, mais le public est absolument impuissant pour hâter la fin de ces ténèbres-là. Nous sommes exposés à être aussi abandonnés qu'une population de scaphandriers d'eau profonde dont les amis de la surface auraient décidé de couper toutes les attaches pour les laisser mourir parmi les poisons.

* * *

Le « distributisme » — c'est-à-dire une meilleure distribution de la propriété privée — n'est pas qu'une suggestion économique, ou même politique. Il est aussi une expression nécessaire d'une certaine façon normale de sentir profondément dans nos instincts et dans notre imagination, façon de sentir que les principaux mouvements de notre temps ont complètement noyée et oubliée. Toujours, dans tout mouvement, de tout temps, quelque chose est oubliée. Ils sont sages ceux qui refusent d'oublier que quelque chose est oubliée. Et ce sentiment est vivement ressenti par tous les chrétiens en ce jour de Noël. Peut-être pareil sentiment est-il trop profond pour être aisément défini, mais il me semble qu'on peut le désigner, en gros, comme le sentiment à la Robinson Crusœ : l'espèce de satisfaction plénière ressentie par le petit bonhomme qui lit que Crusœ s'était arrangé pour transporter de l'épave sur l'île, exactement les objets dont il avait réellement besoin, qu'il avait sa hache, et ses deux fusils, ses cartouches, ses provisions à portée de la main. Que voilà bien un sentiment ruiné et contrarié par la froide et cruelle interdépendance des « commodités modernes ».

Pour le petit garçon qui lit Robinson Crusœ, le sentiment de satisfaction provient de ce qu'il a, lui-même, tout son petit domaine dans sa poche, l'aimant et la ficelle et le grand canif, avec ses quinze outils différents en vue d'éventualités qui n'ont d'ailleurs aucune espèce de chance de se produire jamais.

Tout cela fait partie de la jeunesse normale et naturelle qui est totalement ignorée par ceux qui s'extasient devant les beautés du machinisme, des films, de la T. S. F. mises à la portée et au service des enfants. Un homme vraiment heureux continue ce jeu d'écolier sa vie durant. Il aime d'avoir les objets sous la main et d'être approvisionné pour les cas imprévus. Ce n'est pas du tout la même chose, pour un gamin d'emprunter un tire-bouchon à un serveur et d'engager un ouvrier avec une vrille, ou de déplier ces outils de son canif à lui, tiré de sa poche à lui. Ce n'est pas du tout la même chose pour un homme libre et heureux de recevoir la lumière d'une centrale électrique, sur laquelle il n'a aucun contrôle, ou de savoir qu'il possède une boîte d'allumettes et

une botte de grosses chandelles rouges de Noël qu'il pourrait allumer s'il le désirait même sous un régime de terreur quand le soleil est ténébreux et la lune, sang.

* * *

Il y a autre chose à noter à propos de ce sentiment en tant que constitutif du confort et du bon sens de Noël. D'abord il n'y a que lui pour mettre un peu de cœur et d'espoir dans ces conseils de contentement anciens et sains, quoique actuellement si incompris. La poésie et la tradition sont remplies de chansons populaires exaltant le contentement. Toutes chantent le bonheur du pauvre qui se contente de sa petite propriété et qui n'envie pas les grands biens du riche. Sous l'idée même de propriété, à laquelle se substitue celle de bail ou celle d'emprunt, soyez certain que vous verrez apparaître le pire des mécontentements. Un homme peut être amoureux de sa petite maison et ne pas désirer une maison plus grande. Mais qu'il passe en procession par un bâtiment public, comme par exemple la salle d'attente d'une gare, très certainement il voudra savoir pourquoi lui et ses pareils doivent se contenter d'une salle d'attente de second ordre, comme les gens de couleur dans une gare de la Caroline. Si ce n'est qu'un endroit public, il voudra tout naturellement savoir pourquoi cet endroit n'est pas identique pour tout le monde et pourquoi les riches attendent dans une salle chauffée et les pauvres dans une salle non chauffée. L'ancienne et virile signification du contentement devait se perdre entièrement, et c'est bien ce qui est arrivé. Cette signification dépendait de l'idée de petite propriété et de l'idée correspondante que toutes les propriétés sont également des propriétés, comme tous les hommes sont également des hommes. Un homme peut être satisfait de sa chandelle parce que c'est sa chandelle, et il arrive qu'il préfère une chandelle rouge à dix vertes. Mais quand tout est distribué comme l'est la lumière électrique, les gens désirent, assez naturellement, que tout soit exactement distribué de la même manière, exactement au même moment.

Et quand alors la distribution est interrompue (tout comme pour la lumière électrique) les gens n'ont plus le sens de la propriété privée comme refuge, ce sens qui donne encore une espèce de satisfaction même quand on subit un siège en règle.

Ils se sentiront furibonds de mécontentement, un mécontentement sombre, dangereux, insondable, rugissant comme une bête aveugle, dans la nuit.

(Traduit de l'anglais).

G. K. CHESTERTON.

La morale et les romans de François Mauriac

Aux *Grandes Conférences Cardinal Mercier*, M. François Mauriac nous parlera de la *Responsabilité de l'écrivain*.

Grave sujet, s'il en fut, bien digne des méditations de tous ceux qui tiennent une plume. Il a tourmenté l'âme de Racine, il a torturé, jusqu'à le mener aux confins de la folie, l'esprit du Tasse. Bourget l'a traité avec une intense acuité dans le *Disciple*, et ce livre écrit *Nel mezzo del cammin di (sua) vita* est révélateur d'une crise de conscience de l'auteur : c'est le relais au bout de la plaine, à l'endroit où la route devient montante, pour aboutir aux sommets de la pleine lumière chrétienne.

Il sera piquant d'entendre l'auteur du *Fleuve de Feu*, du *Désert de l'amour* et de quelques autres romans, dont nous ne

voudrions pas avoir la conscience chargée, reprendre ce sujet. S'il le traite comme il faut, ce sera la condamnation de ses propres œuvres. Faut-il s'y attendre ?

Ne nous berçons pas d'illusions. Mauriac prononcera sans doute un plaidoyer *pro domo* ; il dira les droits de l'écrivain catholique à tout décrire, à « aller toujours plus avant dans la connaissance des passions ». Il répétera ce qu'il écrivait naguère dans les *Nouvelles littéraires* (1) : « Il n'est pas un romancier — fût-il audacieux, et même plus qu'audacieux — qui, dans la mesure où il apprend à nous mieux connaître, ne nous approche de Dieu ».

A quelles abominables déformations morales ce principe, interprété dans ce sens, peut mener, Montherlant en a fourni un effarant exemple personnel dans une interview avec Frédéric Lefèvre.

A quelles ahurissantes affirmations ne mène-t-il pas Mauriac lui-même ? D'après lui, la littérature immorale sert le christianisme et, sans elle, la France ne serait pas chrétienne. Ecoutez donc, pauvre docteur Wibou, qui vous imaginez naïvement servir la cause de la religion en luttant contre le dévergondage des mœurs : « Une France, telle que la rêvent M. Jean Guiraud et l'abbé Bethléem, une France où n'existeraient ni Rabelais, ni Montaigne, ni Molière, ni Voltaire, ni Diderot (pour le reste consulter l'Index) serait aussi une France sans Jean Guiraud et sans abbé Bethléem parce qu'elle ne serait pas une France chrétienne ».

En effet, chacun sait qu'il n'y eut pas de France chrétienne avant le XVI^e siècle et que, malgré les prédications de Rabelais et de Montaigne, il a fallu attendre les bons apôtres Voltaire et Diderot, pour implanter définitivement l'Évangile en Gaule.

Nous croyions que, pour assurer le règne du Christ, le meilleur moyen était de donner à Dieu la première place. Détrompons-nous : « Les humanistes ont hâté, sans le vouloir, le règne du Christ, en donnant à l'homme la première place. Ils ont assigné la première place à la créature qui porte partout, sur son visage auguste, dans son corps, dans sa pensée, dans ses désirs, dans son amour, l'empreinte du Dieu tout puissant. Le plus souillé d'entre nous ressemble au voile de Véronique et il appartient à l'artiste d'y rendre visible à tous les yeux, cette Face exténuée ».

Si les mots ont un sens, la conclusion s'impose : plus vous pécherez, plus vous ressemblerez au Christ. Nous connaissons cette mystique-là ; elle est aujourd'hui dans l'air d'une certaine littérature prétendument catholique. Mais on ne nous persuadera pas que c'est la mystique de l'Évangile.

Mauriac a raison de la mettre sous le signe de Baudelaire. Son article porte en épigraphe les deux vers des *Phares*, dans les *Fleurs du Mal* :

*Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité...*

Achevons la citation :

*Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité!*

Cet « ardent sanglot », c'est le cri vers l'infini, qui éclate jusque dans les plus voluptueuses manifestations de l'art d'un Rubens, d'un Watteau, d'un Goya. Et il est vrai que nous tirons un argument apologétique, en faveur de la morale chrétienne, du spectacle de la débauche et des amertumes qu'elle entraîne. Belle raison pour encourager la sensualité, n'est-ce pas ? La vue de l'ilote ivre peut être salutaire : pratiquons, mes frères, l'apostolat de l'ivrognerie.

(1) Du 8 janvier 1927.

Non, vraiment, depuis Baudelaire et, remontant plus haut, depuis J.-J. Rousseau, nous en avons entendu assez, de cette chanson-là. Elle est d'ailleurs vieille comme le monde : de tout temps, l'humanité s'est donné le change, a divinisé ses passions pour avoir le droit de s'y soumettre.

Ce qu'il y a de neuf (et encore!) c'est l'insistance à se prétendre, avec des théories pareilles, de vrais disciples du Christ.

Il faut cependant en prendre son parti : pas de compromission entre l'Évangile et la chair. Pour être catholique, il faut accepter les commandements de Dieu, y compris le sixième et le neuvième.

Ceux-là, les romans de Mauriac ont une tendance à les juger impraticables : « Dans la campagne, à l'époque des beaux jours orangeux, la loi des membres s'accorde avec la vie universelle. Y lutter contre soi, c'est prétendre dompter les marées, vaincre le flux, immobiliser les fleuves — ceux d'eau vive et ceux plus secrets qui gonflent les plantes. Autant vaudrait soulever les montagnes. Et qui a jamais prétendu que nous soulevions les montagnes? Quel fou exigerait des hommes qu'ils soulèvent les montagnes? » C'est, pourrais-je dire, la pensée fondamentale du *Fleuve de Feu*; elle éclaire le titre du livre.

Toujours le péché est représenté comme inévitable; c'est une obsession continue de luxure et, si la religion est mêlée à cette histoire, elle n'a aucune influence sur les âmes (sauf à la fin, comme si cela corrigeait tout!), elle est là comme décor, comme repoussoir.

Le Désert de l'amour est surtout le désert de l'amour divin, car le christianisme qui perce dans ce livre est une religion sans flamme et sans vie. Combien pernicieux ce mépris de Mauriac pour les hommes pieux et rangés, pour ceux qui fuient les tentations, pour les jeunes gens qui suivent les conseils de leurs maîtres, pour les prêtres toujours étroits d'esprit, en somme, pour toute contrainte morale. Dans le fond de son âme, il se représente la loi morale comme quelque chose d'appauvrissant, de purement restrictif. Il y a de l'André Gide dans cette conception, qui est tout l'opposé de la réalité, car rien de plus enrichissant, de plus libérant que la pureté.

Pourquoi un François Mauriac, romancier « catholique », n'exalterait-il pas le « combat de la pureté », pour reprendre le beau titre d'un livre du P. Hoornaert? Croit-il le sujet indigne de son talent, dont je suis le premier à reconnaître la grande valeur? Ou manque-t-il de la conviction nécessaire?

Pense-t-il peut-être que ses romans manqueraient de vie et d'humanité? Est-il de ceux qui croient que rabaisser les âmes à l'animalité est renforcer leur caractère humain? Cela, ce serait une « niaiserie », aussi ingénue que celle des pieux romanciers qui, « à force de fades mensonges, inspirent le dégoût du Christ et de son Église ».

Entre ces deux niaiseries extrêmes, il y a le juste milieu, impossible à déterminer avec une précision mathématique, indiqué cependant par le bon sens catholique, ou par le bon sens tout court. Ce juste milieu, Mauriac l'a défini lui-même : « une crête étroite entre deux abîmes; ne pas scandaliser, mais ne pas mentir; ne pas exciter les convoitises, mais se garder aussi de falsifier la vie ».

Pour le coup, nous voilà d'accord. La bonne formule! Que n'a-t-il marché sur cette crête avec la sûreté d'un Dante ou d'un Racine!

Paul HALFLANTS.

Dissertation sur l'amour des bêtes ⁽¹⁾

Madame, voici la saison où les poules pondent des œufs d'un si beau jaune, qu'il semble que l'on mange des omelettes de boutons d'or. Voici le temps où tout aime et tout pullule par le monde.

Le coucou lance, du fond des bois, son cri qu'une chanson de Shakespeare juge malsonnant et offensif aux oreilles des gens mariés, mais il débute toujours fort agréablement par une ou deux mesures de fox-trott. Le merle siffle à tue-tête, et aussi faux qu'un plâtrier qui aurait vidé sa bouteille. J'entends le mugissement mélancolique des bœufs et le cri enfantin des biquets. Une volée de moineaux tournoie dans le doux soleil tamisé par les brouillards du matin. Ma chèvre est au vert, au milieu des jeunes ronces; elle dévore, s'empiffre, gâche, et toute repue qu'elle soit, elle lorgne encore de loin avec convoitise mes rosiers et mes légumes. Les lapins, plus philosophes, derrière les barreaux de leur case, enfilent consciencieusement les longues tiges de la pimprelle comme le ruban d'un décimètre. Partout, je vois courir des pensionnats de poussins, des orchestres de canards; et les oisons de mai boitillent à travers l'herbe fleurie, en trébuchant sur leur jabot trop lourd.

Comment ne pas se sentir plein de sympathie pour toutes ces bonnes bêtes qui partagent avec nous l'affreux malheur de vivre?

Ce n'est pas à vous que je dois les recommander. Vous leur êtes toujours douce et pitoyable, parfois même indulgente jusqu'à la faiblesse, puisque vous laissez votre chatte, La Bassinoire, collaborer avec sa queue aux lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire.

Mais vous savez garder une exquise mesure; votre amour des bêtes ne fait pas tort aux hommes. D'autres vont beaucoup plus loin, jusqu'à des excès regrettables. C'est à croire que le cœur humain ne peut trouver de milieu entre la cruauté et la niaiserie. En abordant pareil sujet, on se demande s'il convient mieux de prêcher aux hommes la douceur, ou de les prévenir contre les abus d'une sensibilité dépravée.

Déjà les anciens moralistes avaient occasion de rappeler à l'ordre maintes gens qui égaraient sur des êtres sans raison les sentiments que la nature nous a donnés pour nos semblables. Au début de sa *Vie de Périclès*, Plutarque raconte que l'empereur Auguste, voyant un jour à Rome de riches étrangers se promener avec des macaques et des caniches sur les bras, leur demanda si, dans leur pays, c'étaient bien des enfants que les femmes mettaient au monde.

Les écrivains qui observent notre société moderne relèvent à chaque pas la même erreur. Dans l'un de ses derniers romans, Charles Le Goffic nous montre une femme, avare et dure, qui laisse périr une jeune fille, mais soigne avec sollicitude un chien ou un poulet. « Les passions les plus dominatrices, n'emplissent jamais tout entière une âme, et il arrive souvent que les sentiments qu'elles contrarient ne sont que refoulés dans une autre direction. M^{me} Ruguellou, que des scrupules trop rigoureux, une tendresse trop vive pour son prochain, eussent embarrassée dans sa marche vers la fortune, avait simplement reporté sur les bêtes les quelques instincts généreux dont la Providence lui avait fait don. »

Vous pouvez lire sous la plume du poète Fagus que « l'amour excessif des bêtes est une forme de la haine des hommes », et dans un livre d'Henry Céard, qu'il décèle toujours la sécheresse du cœur. « Je ne veux plus aimer que les animaux sans raison, » dit un personnage de Balzac, qui n'avait pu trouver le bonheur en se faisant une double famille.

Faut-il en croire les journaux? J'apprenais dernièrement qu'à Nice, une souscription était ouverte en faveur d'une veuve, mère de neuf enfants, privée de tout moyen d'existence à la suite d'un incendie. On mit un mois à recueillir quelques centaines de francs. Mais on en ramassa dix mille, en trois jours, pour procurer une camionnette à l'agent municipal, chargé de prendre au lasso les

(1) Notre ami Paul CAZIN publie ces jours à la Librairie Bloud et Gay un *Bestiaire des Deux-Testaments*. La nouvelle œuvre du brillant essayiste et du fin lettré s'ouvre par une « dissertation » que nous reproduisons ici, persuadé que sa lecture engagera beaucoup de nos abonnés à se procurer bien vite ce nouveau volume du « bienheureux Paul », humaniste et parfait écrivain.

chiens errants, et pour épargner à ces chiens de la honte et de la fatigue.

Cet argent venait sans doute des classes fortunées, où le règne animal flatte l'orgueil du luxe et concourt à la satisfaction de ses caprices. Il est juste que la bête doit payée d'égards et de reconnaissance quand elle tient tant de place dans une vie humaine.

On me dira qu'elle est souvent l'unique consolation du pauvre et de l'affligé. Je répondrai que c'est là une honteuse ressource, une extrémité fâcheuse qui donne une triste idée de nos rapports sociaux. La bonne brute en pareil cas mérite moins d'admiration que le mauvais prochain ne mérite de blâme. Elle est capable d'attachement, dans la mesure de ses propres besoins, jamais d'affection désintéressée, de détachement.

C'est pourtant à ce propos que notre commun peuple, si riche en instincts vertueux mais si médiocre juge en matière de vertu, dit couramment et faussement que « les bêtes valent mieux que les hommes ». Il ne manque pas non plus de confondre la véritable bonté avec un sentimentalisme qui n'en est que la singerie. On peut laisser mourir de faim son vieux père, pourvu que l'on n'oublie pas d'acheter du mouton pour les petits oiseaux. Il y a, dans l'*Assommoir* de Zola, une demoiselle Clémence, repasseuse, qui se conduisait comme elle l'entendait, « mais on ne pouvait pas dire, elle adorait les animaux, elle possédait un cœur d'or ».

Certes, quand on connaît la férocité de l'homme pour l'homme, on ne peut s'empêcher de trouver quelque chose de comique à sa bonté envers les bêtes. Par la force des choses et pour la vengeance de l'ordre naturel, ce nom sacré prend ici un sens ridicule. Nous aimons le bœuf aux carottes, le canard aux petits pois, le lapin en civet. Nos sentiments se débattent à chaque instant dans les plus absurdes contradictions. Nous sommes comme cette princesse des Mille et une nuits, à qui l'on servait un plat de mauviettes. Son cœur se fendait de pitié pour ces pauvres créatures, mais elle ne laissait point d'en manger, de grand appétit, en les plaignant.

Quand on a vu un champ de bataille, Madame, on peut bien éprouver encore du dégoût dans un abattoir mais non plus de la commisération. Et il me plaît tout juste d'entendre comparer la guerre à une boucherie, car c'est, me semble-t-il, médire de la boucherie. Pussions-nous atteindre un jour à cet état parfait de civilisation où l'on tuerait les soldats aussi proprement que le bétail.

Il m'est arrivé plus d'une fois de rabrouer de vieilles servantes qui faisaient des grimaces de petite fille pour mettre à mort une poule ou un lapin. Je m'en charge, moi, quand il faut, sans enthousiasme comme sans faiblesse. Un beau sang rouge, dans un bol, et que l'on tourne avec une gousse d'ail, une pincée de sel et un filet de vinaigre, ne m'inspire pas plus d'horreur que du jus de groseille ou de framboise.

J'avouerai néanmoins que le meurtre de la volaille agit péniblement sur mon système nerveux. Et voyez quelles drôles de machines nous sommes. J'étouffe, j'étrangle un innocent pigeon le plus tranquillement du monde; mettons que je lui tords le cou, suivant la formule consacrée qui prête au geste quelque chose de plus dégagé et de plus pimpant. Mais le seul mot de saigner, au sens actif, me fait l'effet d'un verbe répugnant et obscène. J'aurais la main mal assurée s'il me fallait taillader la glotte d'un poulet à coups de ciseaux.

Pas plus que le bon Montaigne, je ne puis souffrir « la voix piteuse » d'une bête qu'on égorge pour notre service. Qu'elle meure tant qu'elle voudra, mais qu'elle ne dise rien. Le lapin, à cet égard, est presque toujours exemplaire. Je prends soin du reste, avant de le pendre au grand clou, près de la porte, de lui faire avaler un bon petit verre d'eau-de-vie, ce qui offre le double avantage de lui clarifier le sang et de lui brouiller les idées. Il a déjà passé à un monde meilleur, ou du moins ne se rend plus compte du tragique de la situation, quand je lui assène un grand coup de matraque sur la nuque et lui fais sauter l'œil prestement, de la pointe de mon couteau.

Mais vous allez juger, Madame, que ce discours sur les bêtes prend une tournure effrayante. Vous vous attendiez, je gage, à un sermon de charité. Je vous le dois, je vais le faire.

Considérez tout d'abord que j'emploie sans scrupule notre vocabulaire moral, en parlant des animaux, de même que j'entends parler sans étonnement de « mesures charitables » et d' « œuvres humanitaires » à propos de chiens abandonnés ou de chevaux malheureux.

On ne saurait trop apprendre aux jeunes enfants, et rappeler aux grandes personnes, que tout ne nous est pas permis à l'égard de ces êtres inférieurs, destinés à nous servir ou à nous alimenter, mais qui sont comme nous créatures de Dieu. Entre les bêtes et les hommes il y a cousinage, sinon fraternité.

« La théologie même, écrit Montaigne, nous ordonne quelque faveur en leur endroit; et considérant qu'un même maître nous a logés en ce palais pour son service, et qu'elles sont comme nous de sa famille, elle a raison de nous enjoindre quelque respect et affection envers elles... Il y a un certain respect qui nous attache, et un général devoir d'humanité, non aux bêtes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mêmes et aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, et la grâce et la bénignité aux autres créatures. »

Bien que l'animal n'ait aucun droit, l'homme n'en a pas moins des devoirs, sinon envers l'animal, au moins envers lui-même, dans ses rapports avec l'animal. S'il le respecte, c'est par respect de sa propre dignité à laquelle préjudicie tout excès, toute cruauté et toute violence inutile.

Quand Montaigne dit « la théologie », il entend les Saintes Ecritures, où se rencontrent en effet de nombreux enseignements, relatifs à ce point de morale.

En apportant au monde un esprit de mansuétude et de charité, le christianisme a rendu les cœurs pitoyables à toutes les souffrances, il leur a fait écouter l'immense gémissement de la création. Un état de grâce et de paix a fleuri, ça et là, sur cette terre livrée au carnage. L'homme, relevé par la sainteté de la déchéance originelle, a reconquis les prérogatives du premier paradis.

Ce n'est qu'une perfection idéale, sans doute, qu'expriment souvent les saintes légendes, mais quelles profondes et utiles leçons renferment ces douces chimères, ce merveilleux si raisonnable! Aimer les bêtes, pour le chrétien, n'est pas accomplir toute la loi; c'est un minimum dont le ciel tient compte et qui justifie la prière du vieux poète bourguignon pour le chasseur trépassé :

*Que Dieu lui pardoint ses défauts,
Car moult aima chiens et chevaux.*

Les Juifs, Madame, vous le savez, firent jadis une terrible consommation d'animaux à la gloire de Jéhovah. Représentez-vous ce que devait être cet abâtage quotidien, ces événements, ce dépeçage, et les acres vapeurs du sang et la lourde fumée des graisses. Toute la race bovine, ovine et caprine venait tendre la nuque au maillet ou la gorge au couteau. C'était une boucherie que ce temple, et ses autels des fourneaux de cuisine. Le prêtre détachait avec l'ongle la tête du pigeon ou de la tourterelle, la présentait à la flamme et la faisait saigner longuement sur la sainte paroi...

Nous n'en savons pas moins que le Dieu d'Israël préférait la miséricorde au sacrifice; son Testament respire autant l'amour que la crainte. Les Psaumes, les Proverbes, les livres de Job et de Jonas rappellent la sollicitude paternelle de sa providence à l'endroit de toutes les créatures. La loi mosaïque abonde en prescriptions qui régulent la conduite de l'homme à l'égard des bêtes.

Elle ordonne qu'on les soulage lorsqu'elles succombent sous le poids de leurs fardeaux. Elle défend de séparer les petits de la mère, avant qu'ils ne soient sevrés, ou du moins avant que la nourricière ne soit allégée de son lait. Elle ne veut pas que l'on mange ou que l'on sacrifie les portées trop jeunes, que l'on immole en même temps le petit et sa mère, que l'on fasse cuire l'agneau dans le lait de la brebis, que l'on muselle le bœuf qui foule le grain, ou que l'on accouple ensemble, pour le travail, des bêtes de forces inégales.

En méditant ces ordonnances et en lisant le commentaire qu'en a composé Philon Juif, auteur très éloquent et philosophe très grave, on en découvre aisément les intentions ultimes. Si Dieu « étend sa bonté aux natures irraisonnables, » il se propose par là de « jeter dans nos esprits des semences de douceur et de bénignité », il nous enseigne ainsi que « la tendresse et la miséricorde sont bienséantes à l'âme raisonnable ». Ce n'est point l'animal qu'il a en vue, mais l'homme. Et c'est en ce sens que le saint Apôtre a pu dire aux Corinthiens : « Dieu se met-il en peine des bœufs? C'est à cause de nous qu'il parle ainsi. C'est pour nous que tout cela est écrit. »

Nous ne devons pas hésiter à nous mettre au centre du monde, si nous sommes résolus à nous y bien tenir. C'est notre place, d'après le dogme chrétien, et il importe que nous la gardions.

De bons esprits s'en font parfois scrupule. « Quand je rencontre », nous dit Montaigne « les discours qui essaient à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux, et combien ils ont de part à nos plus grands privilèges, et avec combien de vraisemblance on nous les apparie, certes, j'en rabats beaucoup de notre présomption et me démet volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les autres créatures. »

Mais que l'homme, pauvre roi, n'abdique pas trop vite. Il m'est tombé jadis entre les mains un curieux livre, la *Circé* de messer Jean-Baptiste Gello, académicien florentin, traduite par le seigneur du Parc en l'année 1572.

L'auteur imagine qu'après la guerre de Troie, Ulysse s'en retournant en son pays de Grèce et abordant en l'île de dame Circé, la magicienne métamorphose certains de ses compagnons, non seulement en pourceaux, comme le veut Homère, mais en toutes sortes de quadrupèdes, de reptiles et même de mollusques.

Le héros, embarrassé pour rapatrier cette ménagerie, demande à l'enchantresse de les rendre à leur première forme. Elle y consent, à condition qu'ils seront libres de choisir et que ceux qui le préféreront, achèveront leur vie, près d'elle, en corps de bêtes. Une suite de dialogues s'engage donc, dans lesquels Ulysse et Circé s'entretiennent tour à tour avec une huître, une taupe, une couleuvre, un lièvre, un chevreau, une biche, un lion, un cheval, un chien, un verrat et un éléphant.

Vous le croirez si vous voulez, Madame, de ces onze bêtes, ou plutôt, de ces onze hommes changés en bêtes, il n'y en a qu'un, le dernier, l'éléphant, qui consente à reprendre la condition humaine.

Je ne sais plus dans le détail quels arguments ils avancent, mais presque tous font valoir que, si l'homme et l'animal sont également malheureux, sujets à une infinité de calamités et de souffrances, l'animal en prend beaucoup mieux son parti, alors que le propre de l'homme est d'être toujours mécontent. Ils allèguent encore que l'animal vit avec plus de tranquillité, n'éprouvant aucun désir qui ne le mène à l'accomplissement des lois de sa nature, tandis que l'homme est la proie de mille passions ridicules et contradictoires qui lui font sans cesse outrepasser les limites de ses besoins.

Seul, vous l'ai-je dit, le pachyderme, un nommé Aglaphémos, accepte de lâcher sa trompe et ses défenses pour être remis en son premier être, « considérant la hauteur de l'homme et combien il est plus noble que toute autre créature par le moyen de l'intellect ».

D'où vous jugerez que le bon saint François de Sales avait grand raison d'écrire : « L'éléphant n'est qu'une grosse bête, mais la plus digne qui vive sur la terre et qui a le plus de sens. » Finalement, Ulysse et sa troupe, après avoir loué Dieu très bon et très grand, et lui avoir rendu grâces de toutes choses, s'en retournent ensemble, joyeux, dans leur pays.

La supériorité du genre humain n'est-elle pas un axiome indispensable à toute morale humaine? Et n'est-ce point le plus glorieux de tous nos attributs que ce conflit de penchants opposés qui se partagent notre conscience, cette redoutable liberté de mal faire, ce terrible pouvoir de faillir à notre destinée? La triste preuve que l'homme est au-dessus de la bête, c'est qu'il peut tomber au-dessous.

On me l'apprit de fort bonne heure, en me prévenant contre les tentations de commettre ce qu'on appelle si justement des bêtises. Je me souviens qu'à cette époque, les dignes femmes chargées de me gouverner, s'écriaient souvent, dans leur désolation : « Cet enfant me fera devenir chèvre », ou bien « il va me faire tourner en bourrique ». Mais je ne mesurais pas encore la responsabilité d'un pareil malheur.

Je me souviens aussi que la pitié pour les bêtes s'éveilla très tôt chez moi. J'étais pourtant cruel, comme le sont tous les enfants, par instinct de puissance, prétend-on, et besoin de possession. Je m'y prenais assez mal pour faire le bonheur de mon chat que j'adorais, mais assez bien pour martyriser les insectes que je détestais. J'arrachais les ailes aux mouches et, quand on m'en blâmait, j'expliquais qu'elles ne souffriraient pas, ce dont j'étais persuadé, non que je fusse imbu des principes du mécanisme cartésien, mais l'anatomie de la mouche ne me semblait avoir rien de commun avec la mienne. J'ai su, depuis lors, que ce sont là jeux de princes, et même d'empereurs romains ou de grands philosophes. Où donc ai-je lu que Spinoza se délassait de ses spéculations en jetant des mouches vivantes dans une toile d'araignée? Et il riait,

paraît-il, de tout son cœur, devant l'horrible corps à corps et les spasmes de l'égorgeement.

Madame, la juste compassion que nous devons aux souffrances des bêtes ne doit pas nous induire à transporter dans leur monde nos catégories sentimentales et intellectuelles. Le règne animal ne connaît d'autres lois que celles de la concurrence et ne soulève d'autre question que celle de la survivance des espèces. N'avons-nous pas assez affaire de résoudre pour nous le problème du mal, sans nous embarrasser encore d'un apitoiement universel? Réjouissons-nous avec Voltaire que la condition des perdrix soit plus funeste que la nôtre : « les renards les dévorent, les chasseurs les tuent, les cuisiniers les rôtissent, et cependant il y en a toujours. »

Du temps que mon ami Constantin-Weyer chassait au Manitoba, le spectacle de la nature sauvage et de ses luttes féroces mit son âme dans un grand trouble. Il n'arrivait pas à comprendre comment Dieu peut bien permettre et vouloir que la « sagesse activité du rat musqué ne le défende point d'être dévoré par le vison, » que « la patience de l'abeille ne sauvegarde point son miel de la glotonnerie de l'ours, » et que « l'innocence du chevreuil n'empêche point de loup d'avoir faim ».

Ce mystère a tourmenté plus d'un autre penseur. Les savants juifs du moyen âge essayaient aussi de pénétrer les secrets dessein de la Providence et lui cherchaient des justifications. Pour concilier l'idée qu'ils se forgeaient de la bonté divine, avec la mort d'un rat mis en pièces par un chat, ils décidaient que le créateur dédommagerait ce rat dans le siècle futur. Des philosophes chrétiens ont rêvé, de leur côté, un paradis des bêtes. Je n'y vois pas d'inconvénient, mais j'avoue que l'ampleur de la question me dépasse.

Pour nous, le meilleur moyen que nous ayons ici-bas d'alléger l'infortune de ces êtres malheureux, si elle alarme par trop nos cœurs, c'est encore, me semble-t-il, de perfectionner notre propre nature, de devenir de plus en plus humains, de faire prédominer dans les âmes les principes spirituels qui tempèrent ou contrebalancent les lois brutales du monde physique (1).

PAUL CAZIN.

Sur le bilinguisme⁽²⁾

II

Je crois le péril si grave et le mal si étendu que, puisque nous parlons de conscience, la mienne m'oblige à pousser un cri d'alarme. Je sais bien qu'il est ingrat de jouer, comme on dit, les Cassandre; je sais que notre démocratie n'aime guère les pessimistes. Mais c'est le rôle, le devoir des intellectuels, eux qui n'ont pas d'électeurs à ménager, de dire la vérité au peuple, et je vous assure que je n'use point ici d'une formule rhétorique. Il vaut mieux d'ailleurs être pessimiste dans la conception : c'est le moyen d'être optimiste dans l'action.

Car l'action est possible pour enrayer ce mal, conjurer ce péril. Mais c'est une affaire de volonté.

La première mesure qui s'impose, pour enrayer la contamination, c'est, dût-on porter atteinte à un faux idéalisme, de *séparer les deux langues*, même au prix d'un certain antagonisme, lequel ici démontrerait simplement un zèle salutaire.

La seconde, d'intensifier l'enseignement de la langue.

L'une et l'autre de ces mesures doivent être prises dans la famille, dès avant l'école. Il faut en effet que chaque famille sache très exactement quelle est sa langue naturelle et si, par suite des circonstances, l'allemand et le français sont à égalité, il faut choisir, choisir pour les enfants. Car, dès que l'enfant est capable d'entendre, avant même qu'il soit capable de comprendre, il est nécessaire que son oreille s'habitue à une seule langue. En effet, le premier microbe qui amène la corruption, est ce « bilinguisme »

(1) La fin de cet article paraîtra dans notre prochain numéro.

(2) Voir la *Revue catholique* du 30 décembre 1927.

amilial qui aboutit à mélanger dans la même phrase l'allemand et le français. « Il faut *schmierer* ces bottes » — « Papeli, la lumière électrique *geht nicht mehr* ». Mais le pis n'est pas dans la transposition des mots : il est dans la corruption de la syntaxe. Résultat : un enfant qui parle « indistinctement » les deux langues, ne saura jamais ni l'une, ni l'autre, et se trouvera dans un état d'infériorité au début de la vie pratique.

Il y a quelque préjugé à se figurer que tout jeune Suisse doit apprendre à la fois l'allemand et le français, et cela dès la famille, dès le berceau. Croit-on par là favoriser la fameuse « compréhension réciproque », alimenter le patriotisme ? La confusion n'est jamais un moyen de se comprendre. Et l'on peut se comprendre sans parler le même langage. N'allons point identifier compréhension purement verbale, matérielle, avec la compréhension morale, psychologique. Celle-ci est spontanée ; elle est du cœur, non du cerveau. Si je ne savais pas l'allemand, je serais un aussi bon Suisse, avec autant de sympathie pour mes Confédérés, et même plus. Car pour être un bon Suisse, pour représenter soi-même une valeur nationale, il faut commencer par être ce que l'on est, en toute plénitude ; il faut avoir de fortes racines enfoncées dans une terre : autrement dit, être le Suisse d'une langue, de sa langue, et non cette espèce d'hybride, de « déraciné de l'intérieur », dont l'accroissement est un danger pour l'existence même de la Suisse, car elle est un danger pour son esprit. Gottfried Keller ne savait pas le français, ou très mal. Philippe Monnier ignorait l'allemand.

Je ne songe d'ailleurs, par cette affirmation, nullement à prétendre que l'étude de l'allemand serait à proscrire en Suisse française, l'étude du français en Suisse allemande. Je veux simplement poser cette règle : *n'apprendre la seconde langue que lorsqu'on saura la première assez à fond pour qu'il n'y ait plus de risque de contamination dans le vocabulaire et la syntaxe, partant de confusion dans l'esprit*. C'est dire qu'il faut s'y mettre assez tard, plus tard qu'on ne le fait généralement dans nos écoles.

Il est inutile aussi de prétendre à parler une langue aussi bien que l'autre. Ni du point de vue intellectuel, — à moins d'être un spécialiste, — ni du point de vue pratique, ce n'est une nécessité. La hiérarchie entre les langues est à maintenir : en posséder une à fond, la sienne, et posséder l'autre suffisamment pour l'usage courant, me paraît être une bonne règle.

Quand d'ailleurs sait-on à fond une langue ? lorsqu'on est capable de penser dans cette langue. Mais quelqu'un qui penserait on croirait le faire, à la fois en français et en allemand, serait un pauvre cerveau, car il penserait faiblement et confusément n'aurait aucune indépendance d'esprit, se verrait enfin réduit à des fonctions subalternes.

* * *

Voici maintenant une remarque dont je prie mes lecteurs bernois de ne point se fâcher et de comprendre le sens :

La contamination du français par le dialecte suisse-allemand est plus nuisible que sa contamination par l'allemand littéraire (1). Non que je méprise le « *Bärndtisch* » : au contraire, et je n'aurais qu'à rappeler ici ce que j'ai écrit à sa louange (2). Le dialecte suisse-allemand est une garantie de notre indépendance spirituelle, de notre originalité. Il est, en outre, une langue pleine de saveur et de pittoresque, une langue concrète, évocatrice de la

(1) Je répète ici que je n'ai en vue que la contamination, non l'usage réfléchi, la connaissance *séparée*. J'ajoute que cette contamination par le dialecte, étant donné que celui-ci a, dans nos villes tout au moins, contaminé l'allemand et s'est laissé altérer par lui, est nuisible à la connaissance de l'allemand même. Cf. BAUMGARTNER, op. cit., pp. 76-79.

(2) *Le génie de Berne* : le dialecte. *Semaine littéraire*, Genève, 12 septembre 1925. M. W. SANDOZ m'a fait l'honneur de traduire cette étude dans le *Bund* du 25 septembre 1925. Cf. l'éloge que veut bien me décerner en passant M. BAUMGARTNER, op. cit., 77.

terre et de l'histoire. C'est enfin une langue riche, qui possède une littérature et dont on peut tirer des effets extraordinaires dans le roman, la nouvelle, la poésie et au théâtre. Connaître le suisse-allemand est la meilleure manière pour pénétrer dans l'intimité de nos Confédérés, pour casser la coquille de la noix et trouver, au fond, le fruit.

Mais, ceci posé, force est de constater, qu'il y a plus de différences entre le français et le suisse-allemand qu'entre le français et l'allemand littéraire. Différence de niveau : le français est à la fois langue courante et langue littéraire, le suisse-allemand n'est qu'un dialecte. Lorsque ce dialecte contamine le français, non seulement il le rend incorrect, mais il tend aussi à le rabaisser au rang de dialecte, d'argot : il contamine la forme et le fond. Car telle expression énergique, réaliste ou pittoresque en suisse-allemand, devient simplement vulgaire, dès qu'elle se transpose en français. Différence d'horizon : l'horizon du suisse-allemand est strictement local, tandis que celui de l'allemand s'ouvre sur toute une littérature, sur tout un monde. Celui qui possède l'allemand, même au détriment du français, est en état d'enrichir son esprit, car, s'il possède l'allemand, c'est qu'il a dû l'apprendre ou à l'école, ou en Allemagne même. Il a donc lu, appris par cœur, Mais celui qui n'a su joindre à son français que le dialecte, n'a point appris ce dernier à l'école : il l'a, le plus souvent, appris dans la rue ou à la pinte, et il faudrait qu'il fût « averti », littérairement cultivé, pour avoir l'idée de lire du Tavel, du Greyerz ou du Gfeller ; aussi bien n'entre-t-on dans la littérature dialectique que par la porte de la littérature générale. Enfin, différence de culture : la capacité d'expression du suisse-allemand est beaucoup plus restreinte que celle de l'allemand ; comme pour tous les dialectes, elle se borne aux sentiments et aux images, au réalisme de la vie quotidienne ; dès qu'elle sort de la poésie, du récit, de la description, du dialogue pour pénétrer dans le domaine des idées, elle bute et s'arrête. Ni l'histoire, ni la grande psychologie, ni la philosophie, ni le droit, ni la science, ni même la technique ne peuvent s'exprimer congrûment en dialecte, tandis que le français, langue sociale par excellence, est, par sa précision, sa clarté, sa logique, mais aussi sa finesse, construit pour exprimer supérieurement la vie et la société. En le contaminant par le dialecte, on affaiblit cette capacité d'expression, parce qu'on porte atteinte aux idées elles-mêmes.

De toute manière, et pour nous résumer sur ce point, la contamination du français par le suisse-allemand est à éviter, premièrement, parce qu'elle se produit hors de l'école, souvent dès la première enfance, d'une manière occasionnelle, anarchique, sans direction quelconque ; secondement, parce qu'elle unit aux inconvénients de la contamination du français par une langue étrangère, les inconvénients de la contamination d'une langue littéraire par un dialecte.

* * *

La séparation des langues doit commencer, avons-nous dit, dans la famille. L'école continuera. Toutefois, son action ne sera efficace que si elle prolonge celle du foyer, que si — surtout — l'action du foyer ne la vient pas contrecarrer. Pas d'école bilingue, mais, autant que possible, pas de famille bilingue, c'est-à-dire où l'on mélange, dans la conversation l'allemand et le français.

Nous arrivons ici au second moyen que nous avons préconisé : *un enseignement plus intensifié du français à l'école française*. Comment y parvenir ? D'abord il s'agirait d'augmenter les heures réservées à l'enseignement du français, quitte à retrancher ou raccourcir telle ou telle branche spéciale, — ce qui sera tout bénéfique, car nos programmes sont surchargés ; mais ensuite il s'agirait de veiller à ce que toutes les heures consacrées à l'enseignement en français des autres disciplines continuent sérieusement l'ensei-

nement du français même. Il faut pour cela que le maître d'histoire, de dessin, de géographie, de mathématiques, etc., se montre plus sévère pour le langage et le style de ses élèves; par conséquent, il faut qu'on soit plus sévère pour son langage et son style, donc pour sa préparation littéraire à lui. La préparation de nos maîtres de français est en général suffisante, mais comme il serait utile de pousser encore plus loin celle de tous les maîtres qui auront à enseigner en français!

Un mot sur la *méthode* appliquée à l'enseignement du français. Ici, que de critiques à formuler, à commencer par les manuels en usage! Je voudrais me borner à un seul point, à une seule règle: l'enseignement du français doit se faire dès le début *sur des textes*, et c'est par les textes qu'il faut enseigner, et la grammaire, et la syntaxe. Il est indiqué par conséquent de commencer beaucoup plus tôt l'histoire de la littérature: les textes seront autant d'occasions de s'y livrer, on mettra donc le plus tôt possible dans les mains des élèves un bon manuel d'histoire littéraire, et sans craindre qu'il dépasse un peu leur niveau (1).

* * *

Je voudrais, ici, dire un mot de la traduction. C'est un exercice qui présente quelques avantages assez précieux: il enrichit le vocabulaire, il oblige la pensée à se préciser autour de l'objet; il vous met sous les yeux, presque dans la main, les différences de génie et de structure entre le français et l'allemand. Mais il ne faudrait oublier, ni ses difficultés, ni ses périls. La traduction est un art d'une telle difficulté que, pour être profitable, elle exige la maîtrise d'une des deux langues du moins, dans le cas particulier, du français. Sinon, elle risque elle-même d'être un instrument de contamination. Il faut baigner longtemps l'élève dans une atmosphère exclusivement française avant de l'appeler à de tels exercices. Cela tient aussi au génie même de notre langue dont nous avons dit qu'elle possédait moins de souplesse que l'allemand à se modeler sur une langue étrangère. En faudrait-il conclure que dans les écoles allemandes on pourrait commencer les exercices de traduction plus tôt que dans les écoles françaises? Je ne me hasarderai point à répondre (2). N'oublions, en tout cas, jamais que la difficulté de la traduction augmente à mesure que l'auteur traduit possède un style original, est lui-même un grand écrivain. La traduction postule donc, chez l'élève, un certain degré de culture et de sensibilité. J'ajoute enfin qu'on ne saurait arriver à être un bon traducteur commercial ou technique sans avoir fait au préalable de la traduction littéraire.

La difficulté de la traduction est d'autant plus considérable en Suisse que, malgré notre bilinguisme et nos trois langues nationales, nous n'avons aucune tradition en ce domaine. La Confédération aurait pu en créer une; en ne le faisant point, elle n'a réussi qu'à devenir elle-même un agent de corruption pour le

langage (1). C'est d'ailleurs une question sur laquelle il serait bon de revenir.

Pourtant l'essentiel est dans le goût de la lecture et la curiosité pour les choses de l'esprit. C'est cela qu'il faut propager. Ainsi l'action de l'école doit se poursuivre hors de l'école: voilà pourquoi d'ailleurs nous préconisons la méthode des textes, car c'est par elle surtout qu'on provoque la curiosité d'esprit et qu'on éveille le goût de la lecture.

Enfin, l'on ne saurait assez insister sur l'importance des *études classiques*, l'importance du latin pour acquérir le sens de la langue française. Le latin est encore le meilleur moyen d'apprendre le français et de le conserver pur alors qu'on l'a appris. Il ouvre en outre la porte de toutes les langues latines, germaniques, et mêmes slaves. Le latin explique à la fois le vocabulaire français et la syntaxe allemande. En remontant au latin, on peut saisir nos deux langues sous un même point de vue synthétique, sans confusion (2).

La *culture humaniste* fut jusqu'à nos jours le fonds commun, le terreau de toute notre culture nationale. C'est à l'humanisme que nous devons ce respect des langues, ce sens de la cohabitation et de la collaboration de langues différentes sur un même territoire, grâce à quoi nous avons évité les querelles qui empoisonnent la vie nationale des Belges et le nationalisme racique. Parce que, durant des siècles, l'élite intellectuelle de notre pays, qu'elle parlât le français ou l'allemand, a reçu la même éducation humaniste, l'unité d'esprit a pu s'établir. Affaiblir les humanités, c'est éloigner davantage les Suisses romands et les Suisses allemands, tout en augmentant le confusion du bilinguisme.

Conclusion.

Les idées et les observations que j'ai rassemblées un peu hâtivement dans ces pages, ont un caractère personnel: de là, et leur intérêt, — puisqu'elles sont le résultat d'expériences; — de là aussi leur relativité. Mais nier que le problème du bilinguisme soit grave, et qu'une réaction s'impose contre les contaminations et les confusions que nous avons dénoncées, voilà qui serait nier l'évidence. On peut être optimiste ou pessimiste dans la manière de regarder le péril et d'en évaluer les conséquences: le péril est là.

Mais, encore un coup, nous avons laissé entrevoir, d'une façon bien superficielle, comment on arriverait à y remédier. La réforme doit partir d'en haut: des universités mêmes où l'on doit viser à faire des esprits cultivés plutôt qu'à produire par série des diplômés et des spécialistes. Nos universités fabriquent des intellectuels; elles ne nous préparent point assez une élite sociale. Mais une élite sociale se prépare surtout par les études littéraires et de fortes humanités. Alors, dès qu'elle rentre dans la vie, elle est apte à élever autour d'elle le niveau général de la culture, pour le plus grand profit de toutes les activités humaines, même les plus « techniques », et surtout pour le plus grand bien du pays.

Vinzel (Vaud), 11-13 octobre 1927.

COMTE GONZAGUE DE REYNOLD,
Professeur à l'Université de Berne,
membre suisse à la Commission de Coopération
intellectuelle à la S. D. N.

(1) Le meilleur instrument est l'ouvrage de Calvet. Il se compose de deux volumes illustrés: le premier, une histoire littéraire très condensée, mais très claire, et surtout très moderne, très mise au point; le second, un recueil de textes illustrant cette histoire, avec texte suivi de questions à poser et de sujets de composition (Paris, Gigord, 3^e éd. 1923).

Pour les élèves un peu plus avancés, et surtout les futurs maîtres chargés d'enseigner le français et en français, on utilisera, en outre, les deux volumes très complets de M. BRAUNSCHVIG: *Notre littérature étudiée dans les textes*. Paris, Hachette, 1921.)

(2) J'ai ici, l'expérience quotidienne de la Société des Nations. On sait que ses deux langues officielles sont le français et l'anglais. On sait aussi que les traducteurs de la S. D. N. ont une science et une dextérité remarquables. On sait enfin que les fonctionnaires du secrétariat sont tous des diplômés. Malgré ces garanties, le français, écrit et parlé de la S. D. N. est devenu un hybride presque aussi monstrueux que le français fédéral: action d'une ambiance bilingue et d'une pratique trop constante de la traduction avec de mauvaises méthodes.

(1) Le système de traduire tout acte officiel de l'allemand en français est condamnable: il faudrait procéder à des rédactions simultanées dans les deux langues. Ou, si l'on veut former des spécialistes qu'on crée une école de traducteurs, avec, pour condition d'entrée, un certificat d'études littéraires. L'erreur est de vouloir à tout prix des fonctionnaires qui possèdent (?) les deux langues: il y en a toujours une qui est sacrifiée, le plus souvent ce sont les deux.

(2) Je voudrais aussi qu'on revint au grec par lequel on saisit mieux encore que par le latin le génie de la langue allemande.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Prenez Mauburnus

Un candidat au doctorat en sciences historiques se trouvant très embarrassé, en quête d'un sujet de dissertation historique, s'en alla consulter l'excellent chanoine Cauchie, son maître. L'histoire de l'ascétisme chrétienne, vaste champ dont le défrichement est à peine commencé, le tentait, mais où trouver le filon? Avec sa rondeur coutumière, le savant professeur, convenant de sa médiocre information sur ce terrain, n'hésita pas : « Allez voir le Père Watrigant! » Et le bon vieillard accueillant le visiteur avec sa paternelle bienveillance, lui fit cette ouverture *Prenez Mauburnus!*

Ces trois syllabes tombèrent comme un aérolithe sur la tête de l'interlocuteur, mais, entraîné dans un coin de la bibliothèque des Exercices, ne tarda pas à faire connaissance avec l'ouvrage capital de Mauburnus, le *Rosetum*. Sur le champ, il fut conquis, son choix arrêté et, sous la direction de ses maîtres de Louvain, il entreprit l'histoire des écrits et des réformes de ce Mauburnus qu'il venait de découvrir.

L'ouvrage vient de paraître dans la riche collection des Conférences d'Histoire et de Philologie de l'Université de Louvain, un bel in-8° de 352 pages. L'auteur qui a conquis son doctorat, s'appelle Pierre DEBONGNIE, rédemptoriste. Mû par un sentiment de délicate reconnaissance, il dédie son ouvrage à la pieuse mémoire de ses deux parrains, Adolphe Cauchie, si cruellement ravi à la science par un accident de voiture à Rome, en 1922, et le Père Watrigant, qui s'éteignit doucement à Enghien, en 1926. Ces dates indiquent assez les années de labeur qu'a coûtées ce volume, dont la lecture facile et attrayante dissimule l'écrasante érudition.

La suggestion de l'éminent fondateur de la *Bibliothèque des Exercices* a porté bonheur au jeune écrivain, elle lui a permis de s'acquitter et de nous acquitter avec lui d'une dette nationale envers une haute intelligence et un grand cœur, envers un des princes de l'ascétisme, un puissant réformateur, envers ce Mombaer, latinisé en Mauburnus, qui nous appartient, qui est une de nos gloires.

Honneur donc et merci au R. P. Debongnie pour avoir exhumé le nom qui ajoute un rayon à notre couronne littéraire et religieuse, pour avoir fait sortir des hypogées de l'histoire, par un rude et patient travail, un Belge qui recouvre ainsi sa légitime célébrité.

Jean Mombaer, que ses contemporains ont appelé Jean de Bruxelles, est, en effet, bruxellois par sa naissance, vers 1460. Sans doute, d'origine modeste, puisque aucun chroniqueur ne vante son illustration. Ce petit Bruxellois fera son chemin dans le monde, dans l'Eglise, il tracera un profond sillage dans son époque, il s'imposera à la France, il sera recherché à Paris par tous les maîtres de l'intellectualité et de l'ascétisme, il apportera une réforme monastique, il la fera fleurir, il laissera des œuvres d'une rare originalité.

Laissez-le grandir, étudier à Utrecht la grammaire et le chant, cultiver la rhétorique, se familiariser avec les auteurs classiques, s'initier aux secrets de la prosodie latine, où il excella. Vers 1477, il entre dans l'Ordre des Chanoines réguliers de Saint-Augustin, de la Congrégation néerlandaise de Windesheim, au couvent de Mont-Saint-Agnès, qu'illustra Thomas à Kempis, l'auteur incontesté de *l'Imitation*. L'idéal qui l'a séduit? La vie contemplative, dégagée de tout ministère, exclusivement vouée au service de Dieu, à la psalmodie, à la méditation, au recueillement.

Jean Mombaer a une passion qui le dévore : la lecture. Il est possédé du démon de la science, mais ce démon, il l'exorcise. Il lit, il lit, il accumule, il entasse, il emmagasine dans sa mémoire prodigieuse, dans ses vastes répertoires. Il lit jour et nuit, il y brûle sa santé, il ne se remettra jamais entièrement de ses excès de veilles qu'il condamnera par la suite, il en restera ébranlé et chancelant, il mourra vers la quarantaine.

Cette passion du savoir qui veut tout connaître nous le rend tout de suite sympathique. Il se plongera dans l'ascétisme médiéval qui se retrouvera tout entier dans son œuvre. Rien n'échappera donc à ce poursuivant de la science sacrée qui se jette avec une telle frénésie sur sa proie qu'une seule nuit lui a suffi pour dévorer un in-folio. Pour l'arracher à ses livres qu'il cache sous son lit dans la crainte qu'on ne les lui dérobe, on le nomme inspecteur des bibliothèques et c'est ce qui nous vaut son retour à Bruxelles, sa visite à Groenendael, à Rouge-Cloître, Rentré à Agnetenberg, malgré sa jeunesse, à cause du rayonnement de sa vertu, du prestige de ses connaissances, il est envoyé à Gnadenthal, mal nommé Val de Grâce, car c'était un val de misères qu'il s'agissait de réformer. La Providence veut qu'il débute par un échec, il supplie qu'on le retire de cette vallée de larmes et son vœu est exaucé.

L'année 1496 marque une date mémorable dans les annales de Windesheim qu'avait fondé Gérard Groot comme une grande école d'ascétisme, de régularité et de ferveur. A partir de cette date, les Windesémiens rayonnent de la Hollande sur l'étranger, sur la France. Il est tout à fait digne de remarque, bien qu'on l'oublie trop, que la réforme de l'Eglise par les congrégations religieuses fut entamée, en dehors des grands ordres, avant l'irruption du protestantisme. Gérard Groot avait voulu, dans le cadre de l'institution canoniale, créer un type de vie foncièrement chrétienne, adonnée par la psalmodie à la louange divine, tendue vers la contemplation, simple, frugale, d'une sévérité tempérée, offrant aux âmes courageuses qui voulaient ramer contre les courants mauvais un centre de ralliement. Ces chanoines réguliers dont l'influence fut considérable furent le premier ferment de la grâce jeté dans la pâte. Ils préludèrent à cette milice volante de saint Ignace qui allait opposer si énergiquement la vraie réforme à la pseudo-réforme des protestants.

Jean de Bruxelles est donc envoyé à l'abbaye de Saint-Séverin à Château-Landon comme prieur supérieur, avec une équipe de chanoines réguliers et de frères convers, pour y ramener « les déformés » aux principes de spiritualité et aux pratiques religieuses que préconisait ce qu'on appela dès lors : « la Dévotion moderne » caractérisée surtout par l'exercice de l'oraison méthodique. La réforme de saint Séverin est un épisode héroïque dont le R. P. Debongnie a tracé un tableau vivant. Quelle vertu il fallut pour triompher d'aussi opiniâtres résistances!

L'abbaye parisienne de Saint-Victor, tout en gardant jalousement son autonomie, sa tradition, subit cependant quelque influence windesémienne. Saint-Calixte de Cysoing, entre Lille et Tournai, passa, non sans peine, à la réforme. L'abbaye de Livry, dans la banlieue parisienne, fut incorporée par Mombaer, qui en devint abbé, au Chapitre général français, qu'il avait institué, et restait sous l'action de Windesheim.

* * *

Cette ascèse néerlandaise par son berceau, Mombaer l'a exposée, défendue, vulgarisée dans une foale d'ouvrages dont le plus important est le *Rosetum*, ou *Roseraie des Exercices spirituels*, paru pour la première fois en 1494, à Zwolle, pour la seconde en 1510, à Bâle, avec de nombreuses additions. Ce livre justifie sur titre : c'est un jardin, mais un jardin qui est un labyrinthe de méditation; c'est, en même temps, une somme de la vie religieuse. « Pour qui veut, écrit l'auteur, connaître et pénétrer à fond l'idéal et la vie quotidienne de Windesheim et des maisons affiliées, le *Rosetum* donnera plus de lumière que les constitutions de l'ordre. »

Ce qui fait l'originalité de ce livre, c'est l'emploi continu des vers mnémotechniques dans lesquels l'auteur condense des chapitres entiers, des plans d'oraisons, des traités. Souvent aussi la matière est disposée sous forme de rosaire ou de septaine, accommodée à la récitation du chapelet ou des heures canoniales, ou simplement à une méditation particulière. Rosaire et septaine abondent

sur toute sorte de sujets, et les échelles viennent encore y ajouter leur note pittoresque.

Mombaer affirme deux principes qui sont de l'essence windeximienne : la suprématie de l'oraison mentale sur l'oraison vocale purement vocale, la réduction en système de l'oraison simple, exclusive de la contemplation à laquelle il entend rester étranger, et qui est, à cette époque, le domaine de son contemporain, l'illustre Ruysbroeck. Cette systématisation, qui nous paraît artificielle, a pour but, dans la pensée de Mombaer, de fournir en abondance à l'esprit des pensées, des motifs, des considérations capables de mettre en jeu toutes les facultés intellectuelles et affectives et d'enflammer ainsi la volonté par la charité.

De là l'échelle de méditation dressée par lui : 1^{er} échelon : la question qui éveille ; 2^e les degrés préparatoires : le « secouement » qui rejette le nuisible, l'élection qui choisit l'utile ; 3^e les degrés de marche, de la mémoire : ressouvenir, considération, attention, explication, amplification ; 4^e degrés de marche et du jugement : appréciation, argumentation, rumination ; 5^e degrés de la marche, et de l'affectif : savourement, plainte, souhait, confession, prière, mesurage (?), obsécration, confiance ; 6^e degrés de conclusion : action de grâces, recommandation, permission ; 7^e enfin, mode de prolongation : la combinaison.

J'aurais donné gros pour constater l'impression qu'aurait faite sur le Cardinal Mercier la vue de ce plan d'escalade, lui qui s'offusquait déjà de la méthode infiniment plus sobre dite ignatienne.

La perfection du genre est, à mon avis, la méthode de Mombaer pour faciliter la récitation du saint office où l'esprit est exposé à des divagations continuelles. Mombaer avait trouvé le moyen de couper court à toute distraction, le *chiropsalterion*. L'ingénieux ascète utilise pour cela toute la face interne de la main gauche. A chaque phalange des doigts, à chaque division de la paume, il fixe une considération pieuse. A mesure que la récitation amène les versets, on détermine mentalement la pensée, le sentiment qu'ils expriment, et le pouce de la main droite va toucher la partie correspondante de la main gauche. Ainsi s'exerce un contrôle permanent sur la récitation, puisque toute omission serait dénoncée par l'inaction du pouce indicateur qui doit toujours être en mouvement. Bien plus, pour trouver tout de suite la phalange à pointer, on est contraint de suivre le sens du texte auquel elle correspond.

Je regrette vivement de ne pouvoir mettre sous les yeux du lecteur « la main psalmodique » que reproduit l'auteur dans son ouvrage. Quand on pense qu'on a raffolé de cette mécanique compliquée, on est forcé de reconnaître que la piété elle-même, immuable en son fond, subit d'étranges variations de formes et de méthodes.

Dans l'œuvre considérable de Jean de Bruxelles, il y a aussi une partie historique, notamment son *Venatorium* spirituellement traduit par le R. P. Debongnie par « La quête aux saints » dans le sens de vénérie. Quand l'archevêque de Milan décida d'élever la statue de saint Augustin, parmi les quatre docteurs de l'Eglise latine, il ne s'attendait pas à déchaîner un conflit qui a duré un siècle entre chanoines et ermites de saint Augustin, tous se réclamant de l'évêque d'Hippone, mais les premiers voulant lui donner le costume de chanoine, les seconds la tunique de l'ermite.

Chanoines et ermites se disputèrent la prééminence. Les bénédictins soutenaient que leurs diptyques comptaient 5,555 saints, les Augustins prétendirent les dépasser et c'est à qui des chanoines ou des ermites en fourniraient davantage. Mombaer intervint par son *Venatorium*, où l'on admire plus encore sa modération de ton, rare à l'époque, que sa critique historique parfois défaillante.

Ces lignes n'ont pas la prétention d'analyser le grand ouvrage qui fait honneur à l'*Alma Mater* et à la Congrégation du T. S. Rédempteur en Belgique. Cette œuvre de haute érudition, menée avec le souci unique de l'information la plus scrupuleuse, se distingue à mon gré, de beaucoup d'autres travaux du même genre par l'agrément de la lecture, tout l'appareil érudit étant relégué dans les notes, puis le style en étant si coulant, si limpide, que le lecteur, même profane, se passionne pour ce passé présenté avec tant d'intérêt.

Et volontiers, je répéterai le mot du P. Watrigant « Prenez Mauburnus ! » Vous trouverez un esprit positif, un cœur chaud, un maître de l'ascétique, qui fut cher à Dieu et aux hommes, un compatriote qui nous a grandement honorés.

J. SCHYRGENS.

ALLEMAGNE

La situation

D'après un article de M. Wickham Steed : Impression d'Allemagne, dans *The Review of Reviews*.

Sans connaître par expérience l'atmosphère allemande — M. Steed s'est trouvé à Berlin en décembre à un moment particulièrement favorable — il n'est guère facile de se rendre compte de la mesure dans laquelle l'opinion allemande est prête à appuyer M. Stresemann et le Gouvernement allemand dans leurs efforts de poursuivre une politique de paix constitutive ou dans laquelle les peuples non-allemands peuvent compter sur la bonne volonté allemande en ce qui concerne la clôture du chapitre de l'histoire d'Europe intitulé « Guerre ».

Il n'est guère possible de répondre d'emblée à toutes les questions qui se présentent. Cependant il est une conclusion à laquelle M. Steed est arrivé et c'est celle-ci : une ère de paix et de coopération internationale pour la paix est possible en Europe ; mais à cet effet des efforts incessants seront nécessaires des années durant, en Allemagne et ailleurs.

Sans avoir été chargé d'aucune mission officielle ou semi-officielle M. Steed est seul responsable de ce qu'il écrit.

* * *

Il y a en Allemagne beaucoup de bonne volonté, il y en a aussi de la mauvaise, mais on y trouve surtout un manque de compréhension, tant en ce qui concerne le passé qu'en ce qui regarde le présent et les éventualités de l'avenir. Il convient d'ajouter qu'en Angleterre aussi on est mal informé, « dangereusement » mal informé, notamment quant à la mentalité allemande. Si en Angleterre les passions et les ressentiments des années de guerre se sont graduellement oblitérés, un sentiment à peu près universel de révolte a persisté en Allemagne, sentiment de révolte contre la thèse de l'Allemagne seule coupable, ou tout au moins, principale coupable, de la guerre. Chez un grand nombre d'Allemands il s'y est jointe une vive antipathie contre la forme républicaine de gouvernement, alors que les Anglais se souviennent à peine de la révolution allemande et de ses conséquences, ne tiennent pas compte de l'irritation provoquée en Allemagne par la pression des Alliés, ne connaissent que très peu l'œuvre de Bismarck, créateur de l'unité nationale.

Somme toute, c'est à peine si les Anglais savent ce que les Allemands veulent, et quelques-uns de ces derniers ont les plus étranges notions au sujet de ce que les Anglais désirent. Certains Allemands croient par exemple que l'amour de la paix dont parlent les Britanniques n'est qu'astuce et calcul ; que S. D. N., Locarno, etc., ne sont destinés qu'à empêcher d'autres peuples d'entraver les principaux intérêts britanniques.

Le maintien de la paix en Europe dépendra dans une large mesure de la façon dont l'équilibre aujourd'hui incertain de l'opinion allemande va graduellement se stabiliser : processus qui, il faut le dire, dépend surtout des Allemands eux-mêmes, alors que ceux-ci ne sont toujours pas à même de se libérer de l'atmosphère d'après-guerre. Les observateurs étrangers sont ici à peu près impuissants, à moins qu'ils ne se donnent la peine de regarder les problèmes allemands sous un angle germanique et de formuler les conceptions qu'ils se font des intérêts germaniques en termes accessibles à la compréhension des habitants du Reich.

* * *

Il ne sera pas inutile de récapituler la thèse que M. Steed a développée à Berlin. En peu de mots la voici : A partir du moment où

l'Allemagne avait lié inséparablement son sort à celui de l'Autriche-Hongrie, elle avait soulevé une question, cause de multiples guerres dans le passé : la question du contrôle de la voie de terre vers l'Orient, clé de la véritable hégémonie en Europe. L'Allemagne n'avait pas compris puisque deux fois au cours de son histoire l'empire des Habsbourg avait, de ses mains, travaillé à sa propre perte : la première fois en partageant la Pologne de concert avec la Russie et la Prusse, quatre-vingt-neuf ans après que Vienne eut été sauvée par Sobieski, Marie-Thérèse menaçant Catherine II de lui faire la guerre si les armées russes persistaient à vouloir chasser les Turcs d'Europe; la seconde fois, après la Révolution française et les guerres napoléoniennes, en s'acharnant à combattre le mouvement unitaire allemand et à garder la haute main sur l'Italie centrale et septentrionale. Rappelons que Metternich avait prévu dès 1848 que l'Autriche serait mise à la porte de l'Allemagne dominée par une Prusse agrandie. A partir de ce moment-là la chute des Habsbourg n'avait plus été qu'une question de temps. François-Joseph eut cependant une dernière chance entre les mains après Sadowa. Il aurait pu faire de son Empire une confédération impériale où tous ses peuples auraient joui de la même liberté et qui aurait garanti la liberté européenne en servant de rempart contre l'hégémonie d'une seule puissance. Les Allemands d'Autriche, que Bismarck inspirait, et les Magyars réduisirent cette idée à néant. En tâchant de dominer les Yougoslaves, au lieu de les émanciper et de les unifier, François-Joseph consumma sa propre destinée.

Rappelons-nous la crise bosnienne et l'ultimatum humiliant que l'Allemagne força la Russie à avaler (1909), véritables préludes de la guerre mondiale, dont l'assassinat de Sarajevo ne fut que l'occasion.

Cette guerre une fois déclanchée, la liberté de l'Europe ne pouvait être assurée autrement que par la destruction de l'empire des Habsbourg et par la libération des peuples qui avaient été ses sujets : Tchèques, Polonais, Yougoslaves, Roumains de Hongrie. C'était là une nécessité dictée par la logique des événements et la force des tendances raciques. C'est ce que les Allemands gagneraient à comprendre.

La question, en ce qui concerne l'Allemagne, repose ainsi comprend-elle que l'ère des suprématies politiques et militaires; en Europe est close, que même la suprématie économique d'une seule puissance est chose incertaine : que cependant un peuple vigoureux et actif peut arriver à s'élever au-dessus des autres et perfectionnant l'œuvre de paix, en faisant triompher à nouveau la cause de la civilisation européenne? Pour qu'une politique pareille soit possible, il est une chose qu'il est indispensable d'éliminer d'abord : la peur. Car c'est la peur qui a été la principale cause de la grande guerre: peur en Autriche-Hongrie, en Allemagne, partout, et qui n'était, notons-le, diminuée en rien par l'augmentation incessante des armements. Aujourd'hui l'Allemagne désarmée craint ses voisins, alors que ceux-ci craignent les armements secrets de l'Allemagne. Les conséquences ultimes des deux nouveaux types de dictatures : dictature russe, dictature italienne, soulèvent également des appréhensions.

Tous ces facteurs créent une mentalité qui constitue le principal obstacle à une coopération internationale sincère pour la paix.

* * *

Telle est en substance la thèse développée par M. Steed à Berlin et elle a été somme toute bien accueillie. Cependant il est difficile de dire ce qui est le véritable point de vue allemand, et l'opinion allemande paraît marcher à tâtons dans le brouillard. Certains

chocs reçus par elle ces derniers mois non de l'extérieur mais de l'intérieur, ont exercé sur elle un effet salutaire (Reichswehr noire, intrigues entre les nationalistes réactionnaires et les agents des Soviets). Où allons-nous? se sont demandé à cette occasion certains Allemands?

* * *

Une minorité influente désire certainement éduquer le peuple allemand, lui inculquer le sens des réalités politiques, miner quelques-unes des croyances « patriotiques » choyées en Allemagne depuis la guerre. Mais la majorité numérique est de l'avis contraire. De ce point de vue, il doit certainement être tenu compte des exigences de la position intérieure de M. Stresemann. Cependant, un moment pourra arriver où toutes les tentatives de conciliation seront minées par la suspicion que l'opinion allemande n'est pas éclairée de propos délibéré, afin qu'elle puisse exercer une pression sur les hommes d'Etat étrangers. Si un tel moment arrive, la foi étrangère dans la loyauté du gouvernement allemand pourrait fort bien disparaître.

Pour éviter une répétition d'incidents tels que celui de Gernersheim avec ses conséquences judiciaires : acquittement de l'officier français qui avait tiré et condamnation de civils allemands (graciés par M. Doumergue), une évacuation des territoires rhénans encore occupés serait la seule garantie efficace; et M. Steed est d'avis que plus tôt cette évacuation aura lieu, mieux cela vaudra, à la condition, toutefois, qu'il y ait certitude que le gouvernement du Reich, et ceux qui l'appuient, travaillent effectivement à empêcher une renaissance militariste.

Certains facteurs y visent indubitablement. Les partis de gauche demandent avec force une Reichwehr républicaine, la majorité du Centre, sinon le Centre tout entier, en fait de même, et il est vraisemblable que le gros du monde commercial et industriel pense de même. Cependant peu d'Allemands se rendent apparemment compte de l'effet qu'exercerait sur les relations étrangères allemandes une constatation éclatante du fait que tout le gouvernement appuyé par la majorité de la nation veut une Reichwehr animée de sentiments démocratiques et républicains.

Une modification de l'enseignement allemand marqué aujourd'hui au coin de tendances nettement réactionnaires est, elle aussi, indispensable.

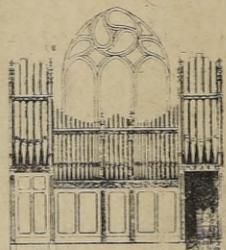
L'animosité ressentie en Allemagne à l'égard de la Pologne est peut-être ce qu'il y a de moins rassurant dans toute la situation. Les doléances polonaises à cet égard ne sont pas tout à fait dénuées de fondement. Quelque chose doit être fait. Certaines concessions pourraient être consenties du côté polonais. Mais les Allemands qui estiment que la Pologne ne saurait continuer d'exister ou qui oublient qu'une Pologne prospère et contente pourrait vivre avec le Reich dans des rapports de bon voisinage ne font guère preuve de sagesse.

* * *

Résumons-nous. Nul ne sait au juste où l'Allemagne veut en venir. Les facteurs militant en faveur de la paix et de la concorde gagnent du terrain, mais ne prédominent pas encore. Des tendances diamétralement opposées luttent en sens contraire, ouvertement et secrètement. Entre les deux, il y a une grande masse d'opinion éminemment sensible, « patriotique », mal informée, qu'aucun gouvernement ne saurait négliger. C'est l'orientation que prendra cette masse qui décidera peut-être de l'avenir de l'Allemagne et de celui de l'Europe.

La publicité
dans
La Revue Catholique
des Idées et des Faits
est
TOUJOURS EFFICACE

Manufacture d'Orgues
pour Eglises
Chapelles et Salons
Fondée en 1812
M. DELMOTTE
TOURNAI
Exposition Internationale
Gand 1913 Médaille d'or
Plus d'un siècle d'expérience



“SWAN”
Le Porte-Plume
de l'Élite

MIGRAINE, NÉURALGIE
GRIPPE, ÉTATS FIÉVREUX
Toutes douleurs ne
au cachet ÉCLAIR que l'on peut prendre sans aucun danger pour la santé

Résiste Jamais

ÉCLAIR
FOUDROYÉ



Par quantité,
remise
très sérieuse
à toutes
les commandes.

Dépôt général : Pharmacie H. BAUSIER, 49, rue de Pont, Tournai
Vente : Toutes pharmacies.
Faute de les trouver chez votre pharmacien, adressez-vous
directement au dépôt général, vous les recevrez par retour.

Albert Selderslagh
BANQUE ET CHANGE
51, Rue du Commerce, 51, BRUXELLES
Téléph. : 352.70-275,56 Ch.-postaux : 177.780

Toutes opérations de Bourse sur places belges et étrangères
Encaissement de coupons — Souscriptions à toutes
émissions et emprunts. — Renseignements financiers
Bureaux ouverts de 9 h. à 13 h. et de 14 h. à 18 h.
Comptes courants et à terme

Librairie Albert DEWIT
53, rue Royale, BRUXELLES

Viennent de paraître :

Bibliothèque d'Histoire contemporaine de Belgique
Emile Banning
Les Origines et les Phases de la Neutralité Belge
publié par ALFRED DE RIDDER
Directeur général de la Noblesse et des Archives au Ministère
des Affaires étrangères.
Un beau volume in-8° de 276 pages fr. 20—
Précédemment paru dans la même collection :
Le Mariage du roi Léopold II, d'après des documents
inédits, par ALFRED DE RIDDER. Un volume in-8° de
297 pages. fr. 15—

CODE DE COMMERCE
en tableaux synoptiques avec notes et documents pratiques
par P. BIÉMONT.
Un beau et fort volume grand in-4° de 360 pages. fr. 60—

FONDS DES MIEUX DOUÉS
Lois coordonnées des 15 octobre 1921-25 juin 1927
Commentaire par LÉON BAUWENS
Secrétaire de l'Instruction publique. — Directeur général
de l'enseignement primaire au Ministère des Sciences et des Arts.
Un beau volume, in-8° de 77 pages fr. 6.50

Fabrique de Sommers Métalliques

N^T MANGAM
Rue Large-Voie, 226 - HERSTAL

Téléphone : 137 Herstal Téléphone : 137 Herstal